



Bulletin Salésien

N. 1-2 - Janvier-Février - 1916

✠ Année XXXVIII ✠

*Beatus qui intelligit super egenum et pauperem:
in die mala liberabit eum Dominus. (Ps. XLII.)*

Sanctus

✠ DA MIHI

ANIMAS CÆTERA TOLLE

BIBLIOGRAPHIE

Livres gracieusement concédés à notre Direction.

Un Petit Recueil de Prières et de Cantiques pour le temps de la guerre contenant Quarante Cantiques nouveaux, ou tirés du *Recueil Saurin*.

Un choix de Prières à Notre-Seigneur, à la Sainte Vierge et à Jeanne d'Arc.

Des motets latins pour la bénédiction du Très Saint Sacrement. Ce *Recueil* est destiné aux fidèles et aux soldats pour leurs exercices de piété.

L'exemplaire, 0 fr. 15; deux exemplaires, 0 fr. 30 franco. Remises 13 pour 12; 30 p. 25; 70 pour 50, 150 p. 100.

Un recueil de Cantiques Notés en l'honneur de Jeanne d'Arc: 0 fr. 20.

S'adresser à M. l'abbé Nonciet, curé doyen d'Auros (Gironde).



Librairie Téqui — 82, rue Bonaparte — Paris.

Haut les cœurs — (Les larmes consolées, Chants d'épée). — In 12. Prix: 2 francs. par M. l'abbé Lagardère, aumônier d'une division de cavalerie: cité à l'ordre de l'armée et décoré de la croix de guerre à la suite de cette citation, l'auteur s'est vu pourtant infliger une punition disciplinaire de 15 jours d'arrêts simples pour avoir présenté la guerre actuelle comme une expiation.

Pages graves sans doute, comme l'heure qui les vit naître, réunies en cinq groupes autour de la *Pénitence*, de la *Résignation*, de la *Confiance*, de la *Sainteté*, de la *Résurrection*, et qui sont à la fois des conditions et des promesses offertes à notre espoir. Pages lumineuses aussi à travers lesquelles on voit poindre l'aurore de la victoire, l'aurore de la paix promise sur la terre à la bonne volonté des hommes.

L'Apostolat de la Jeunesse pendant la guerre, par l'abbé J.-J. Bretonneau, directeur de la *Croix de Touraine*. In-12. Prix: 2 francs.

Ce petit livre est un résumé des leçons de la guerre adapté aux enfants et spécialement aux enfants des officiers et des soldats.

Mères de famille, prêtres zélés, maîtres et maîtresses dévoués à vos élèves, jeunes gens et jeunes filles patriotes, prenez et lisez: *L'Apostolat de la Jeunesse pendant la guerre. Conscrit de 1917*, nous vous demandons de lire aussi ce petit livre, réconfortant pour tous les braves!

Les paroles de la guerre, par Mgr. Gauthey, archevêque de Besançon. In-12. Prix: 3 fr. 50.

Ce recueil représente l'apostolat d'un évêque français pendant la première année de la guerre. Rien d'apprêté. Tout y est vivant et pris sur le fait. Quelques-uns des morceaux publiés dans ce volume ont été déjà reproduits dans les divers organes de la presse. On a pensé que le public français aimerait à les trouver réunis.

Il pourra, en les lisant, revivre les événements et les émotions d'une année tragique entre toutes.



Almanach du Propagateur des Trois « Ave Maria ». Année 1916. — Franco: 0 fr 30; — la douz.: 3 fr.; — le cent: 20 fr (Etranger: 25 fr.).

Le Petit Almanach des Trois « Ave Maria », spécialement en histoires. Franco: 0 fr. 15; — la douz.: 1 fr. 60; — le cent: 12 fr. (Etranger: 14 fr.).

Nouveaux Cantiques des Trois « Ave Maria » avec un nouveau Cantique sur l'Eucharistie. — Paroles et Musique. — Franco: la douz.: 0 fr. 25; — le cent: 1 fr. 50.

Le Pape et la Guerre. — Courte réponse aux calomnies contre le Pape et le Clergé, — suivie d'un précieux document sur l'anticléricalisme, qui montre d'où il vient et à qui il profite.

Franco: la douz. 0 fr. 15; — le cent: 0 fr. 75; — le mille: 5 fr.

Bureaux du Propagateur des Trois « Ave Maria », à Blois (Loir-et-Cher).

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Collolengo - 32 - Turin

SOMMAIRE :

Lettre annuelle de l'abbé Paul Albera aux Coopérateurs Salésiens	1	Un jugement sur les Missions Salésiennes	22
Le premier Cardinal Salésien	7	Page à relire	24
Pourquoi on prie pendant la guerre	10	Trésor spirituel	24
Vie du Vénérable Jean Bosco (suite)	11	Missions: Une fleur de la Patagonie: Zéphyrin Namuncura	25
Les fêtes centenaires (suite)	19	Grâces et faveurs	27
Pensée à méditer	21	Nécrologie: M. Joseph Pidoud - M. Léon Haimel	28
		Coopérateurs défunts	28

Lettre annuelle du T. R. D. Albera aux Coopérateurs et Coopératrices

*Chers Coopérateurs
et chères Coopératrices,*

LE Vénérable Don Bosco a établi dans son système d'éducation le « *mot du soir* », allocution paternelle très courte, formulée dans les termes les plus simples et qui a toujours été l'une grande efficacité.

Au dernier jour de l'année, ce mot du soir prenait le nom d'*étrenne*, de cadeau de Noël; et le bon Père l'estimait aussi précieux que n'importe quel autre présent. Nous remarquons alors que sa voix prenait un accent de bonté plus sensible encore que de coutume; sa parole toujours instructive et attrayante savait, en cette circonstance, nous représenter sous des images si

vives la rapidité du temps, la brièveté de la vie et la nécessité d'employer cette vie toute entière au service de Dieu que cela nous valait toute une retraite. Tout jeunes que nous étions, nous remarquions bien le zèle ardent qui l'embrasait pour salut de nos âmes: et c'est pourquoi après avoir avidement attendu ce jour de fin d'année, ses conseils nous restaient imprimés dans la mémoire d'une manière ineffaçable.

Une fois les Coopérateurs organisés en Pieuse Union, il pensa mettre en œuvre le même moyen pour stimuler la ferveur de leur zèle. Et de fait, il se faisait un devoir non seulement de vous adresser la parole en toute circonstance; mais de plus à l'aurore d'une nouvelle année, il fallait qu'il vous

dise quelques mots de consolation et d'encouragement. Les motifs de consolation il les trouvait dans un exposé simple et concis du bien que ses fils avaient pu accomplir pendant l'année, grâce à votre généreux concours. L'encouragement, c'était l'indication de quelque œuvre plus particulièrement importante, que son zèle avait en vue pour la nouvelle année.

Cette pratique, Don Bosco l'a continuée jusqu'à la fin de sa vie; après lui, Don Rua l'a maintenue, pendant vingt-deux ans, et leur humble successeur se croit en devoir de les imiter; il tâche de s'inspirer de leur esprit: il a les mêmes désirs, et il espère qu'à votre tour, vous accueillerez sa parole avec une égale bienveillance.

L'heure actuelle.

Je demanderai même plus, s'il m'est permis d'exprimer toute ma pensée; je désirerais que cette fois ma parole fût accueillie avec plus de faveur encore. Et la raison en est dans les conditions pénibles où se trouve dans le monde entier l'œuvre Salésienne, à cause des difficultés de l'heure présente.

Il n'est pas nécessaire, chers Coopérateurs que je vous en indique la source. La guerre qui ravage et désole tant de nations, est la pensée qui depuis plus d'un an effraie tous les esprits, d'autant plus que chaque jour les conséquences en apparaissent plus graves.

Chaque jour s'accroît le nombre des victimes, l'industrie végète, le commerce dépérit et l'on voit surtout s'affaiblir de plus en plus l'esprit de charité et de vraie fraternité qui devrait unir tous les peuples.

Je ne vais point rappeler ici les causes de douleur et d'angoisse que vous avez dans vos familles, privées de leur chef ou de leurs plus chères espérances. J'entends dans mon cœur l'écho des gémissements des parents

désolés, des veuves, des orphelins; mais croyez aussi que la Famille Salésienne a bien aussi ses douleurs.

Notre œuvre heureusement répandue déjà parmi presque toutes les nations belligérantes était dans toute son efflorescence; nous voyions venir auprès de nous, de divers pays, des jeunes gens à l'âme généreuse attirés par le nom de Don Bosco, ardemment désireux de marcher sur ses traces.

Mais la guerre a éclaté; ils nous ont quitté pour répondre à l'appel de leur pays. Un plus grand nombre encore de Salésiens a été appelé sous les armes, quand l'Italie est entrée dans le conflit.

Sur tous ces fils affectionnés je n'élèverai aucune plainte, si plusieurs déjà sont morts ou ont été blessés: je dirai même que je n'ai qu'à me féliciter des généreux sentiments que manifeste leur correspondance. Ils supportent tous avec une énergie admirable les souffrances de la guerre et s'appliquent à remplir par l'exemple et la parole un fécond apostolat dans les casernes, les hôpitaux, sur le champ de bataille et dans les tranchées.

Il n'en est pas moins vrai pourtant que les œuvres de préservation et de relèvement social auxquelles ils avaient consacré les ardeurs de leur jeunesse ont à souffrir de leur absence: on a dû en suspendre une partie; d'autres aussi auraient périclité, si leurs confrères demeurés dans le pacifique champ du labeur n'avaient multiplié leur action, et Dieu sait au milieu de quelles difficultés; car l'interruption temporaire de nos relations avec beaucoup de nos Coopérateurs a diminué nos ressources, de sorte que d'une part le travail augmente et de l'autre les privations. Dieu veuille que tous ces sacrifices, tant de ceux qui exposent leur vie pour la patrie, comme de ceux qui la dépensent entièrement auprès de

la jeunesse nous méritent plus promptement la paix.

Quand cette paix sera venue, nous n'aurons pas à modifier notre programme: pleins de déférence envers les autorités ecclésiastiques et civiles, à qui nous avons partout offert notre modeste concours, nous continuerons seulement à redoubler nos efforts pour rendre plus réel et plus fécond le bienfait de la paix. Oh! comme nous voudrions voir notre parole parvenir à tous nos Coopérateurs, pour les amener dès à présent à travailler avec ardeur à la restauration sociale selon l'esprit de Don Bosco.

Le Centenaire de Don Bosco et de N. D. Auxiliatrice.

C'est au milieu de ces inquiétudes que s'est écoulée l'année 1915, année que nous comptons passer dans l'allégresse, à cause des deux centenaires de la naissance de Don Bosco et de l'Institution de la Fête de N. D. Auxiliatrice.

Il est vrai toutefois que dans plusieurs grandes Nations ces fêtes centenaires ont été malgré tout célébrées avec beaucoup de splendeur. Je ne veux pas ici redire l'enthousiasme qui les a accompagnées, ni la cordiale participation de tous nos amis, anciens élèves et bienfaiteurs — le *Bulletin Salésien* en a donné un écho fidèle ; — mais je dirai seulement que je ne trouve pas de termes pour exprimer l'éternelle reconnaissance de toute la Famille Salésienne envers les Présidents d'États, les Assemblées Nationales, et tous les représentants de l'Autorité ecclésiastique et civile, pour leur libérale participation à ces solennités. Je ne peux m'empêcher de citer le Congrès National des Anciens Elèves de la République Argentine, tenu à Buénos Ayres, et le VII^e Congrès des Coopé-

rateurs Salésiens, à Saint Paul du Brésil: cette assemblée, par une suite de circonstances imprévues a donné occasion à de telles manifestations de sympathie de la part des Autorités et des adhérents qu'elle a dépassé tous les Congrès antérieurs.

Ici à Turin nous n'avons pas manqué de commémorer les deux dates de la manière la plus conforme aux conditions de l'heure. Pour moi, je n'oublierai jamais le profond sentiment de joie que j'ai ressenti dans le Sanctuaire de N. D. Auxiliatrice, comme auprès de la tombe de Don Bosco, à Valsalice, et à son berceau, aux Becchi de Châteauneuf d'Asti. Certes, en d'autres temps il y aurait eu plus de pompe extérieure, mais la ferveur et la piété n'auraient pu être plus profondes ni plus unanimes.

Le bon Dieu a bien voulu agréer notre hommage. Au milieu de la tristesse à laquelle nous avons fait allusion, un éclair de joie vivifiante a réjoui tous nos cœurs: un fils de Don Bosco était élevé à la pourpre romaine. Autrefois, quand il partit du Sanctuaire de N. D. Auxiliatrice, à la tête de la première expédition des Missionnaires Salésiens pour l'Amérique du Sud, le Vénérable voulut l'accompagner jusqu'à Gênes et monter à bord pour le saluer une dernière fois, Je me souviens des efforts de notre bon Père pour retenir ses larmes qui bientôt quand même lui remplirent les yeux. Ce n'était pas des larmes de joie à la vue du champ nouveau qui s'ouvrait devant l'humble Société Salésienne; c'étaient bien des larmes de tendresse pour l'éloignement d'un Fils bien aimé, lequel à son tour sentait profondément cette séparation. Au souvenir de ces attentions délicates de Don Bosco, je me suis rendu à mon tour à Gênes, les premiers jours de Décembre, et là j'ai attendu avec une vive inquiétude, motivée par les périls du

voyage, l'arrivée de ce vénéré fils de Don Bosco, qui après quarante ans de fatigues apostoliques nous revenait pour recevoir du Souverain Pontife Benoît XV le chapeau de Cardinal. Si Don Bosco vivait encore, me disais-je, il ne manquerait pas d'aller au devant de lui; à plus forte raison son successeur doit-il le faire.

Je ne saurais vous dire, chers Coopérateurs, les douces joies ressenties dans dans cette rencontre. Quand il me laissa baiser son anneau pastoral, il me sembla que j'entendais la voix de Don Bosco unie à un chœur innombrable de l'ancien et du nouveau Continent qui me proclamaient leur représentant auprès du nouveau Prince de l'Eglise et auprès du Saint Père.

A Rome ensuite, j'ai eu le bonheur d'exprimer au Vicaire de Jésus Christ la reconnaissance de toute la famille Salésienne pour l'honneur conféré à celui qui en est la gloire la plus éclatante; et je me fais un bonheur de renouveler ici publiquement au Saint Père l'expression de notre filiale gratitude et l'assurance de notre inaltérable dévouement à son auguste Personne, selon l'exemple et les enseignements de Don Bosco.

Et à S. Em. le *Cardinal Cagliero* je redis tout ému mes souhaits les plus ardents avec mes plus vifs remerciements pour l'affection avec laquelle il a protesté vouloir à l'avenir comme par le passé être considéré comme un frère, parce que fils de Don Bosco.

Que vous dirai-je encore de la profonde joie ressentie le 9 décembre dernier, quand dans ce même Consistoire où S. Em. le Cardinal Cagliero recevait le chapeau, j'ai vu S. S. le Pape Benoît XV accueillir le second discours de rite pour la Cause de Béatification et Canonisation de notre Vénérable Don Bosco? C'est là, me semble-t-il, le plus beau couronnement des solen-

nités du Centenaire; et je crois que le meilleur moyen de témoigner notre reconnaissance à N. D. Auxiliatrice et au Vicaire de Jésus Christ, c'est de nous proposer de travailler avec zèle comme par le passé à propager le culte de notre Céleste protectrice et la pratique de l'esprit de Don Bosco et de son système d'éducation.

Œuvres accomplies en 1915.

Les dernières recommandations du regretté Don Rua aux Coopérateurs Salésiens ont été les suivantes: *Soutenir les œuvres déjà établies; achever les nombreuses fondations nouvelles; favoriser le développement des Missions et nous employer à faciliter l'enseignement du Catéchisme* (1).

Aucune de ces recommandations n'a été oubliée en 1915.

Comme je l'ai déjà dit plus haut à part quelques maisons que les nécessités de la guerre nous ont obligé ou conseillé de fermer provisoirement toutes les autres ont continué de remplir leur mission, malgré les difficultés de l'heure présente. Ici à *Turin* nous achevons un corps de bâtiment qui servira de dortoir à nos latinistes mais nous l'avons pour le moment cédé aux autorités militaires.

Indépendamment d'œuvres nombreuses que nous avons continuées ou achevées, nous avons pu, Dieu aidant en entreprendre de nouvelles, la plupart dans les pays de Missions.

En Hindoustan, dans la ville de *Tanjore*, nous avons accepté cette immense paroisse qui comprend pour juridiction une trentaine de villages.

A *Viedma* en Patagonie, on a mis la dernière main à deux œuvres importantes, dont l'initiateur a été S. E. le Cardinal Cagliero, lorsqu'il était Vicaire Apostolique de cette région.

(1) Voir *Bulletin Salésien*, Janvier 1910.

On a érigé en maisons autonomes: *Hôpital S. Joseph* dont on a aussi inauguré un nouveau pavillon, et *Institut agricole S. Isidore* qui présente un intérêt tout spécial pour l'avenir de la culture en Patagonie et pour la réforme des jeunes pénitenciers que le Gouvernement a confiés à nos soins.

En Patagonie encore, l'ouverture de deux nouvelles résidences l'une à *Quatraché*, l'autre à *S. Carlos de Bariloche* dans le Neuquen est venue réjouir le cœur des missionnaires. C'est bien peu, il est vrai, eu égard aux besoins toujours croissants de cette région, mais c'est tout au moins une preuve de la bonne volonté qu'on a à l'y pourvoir dans la mesure du possible.

Dans les Missions de l'Equateur, le zèle de Mgr Costamagna a donné plus d'importance à la nouvelle fondation d'*Indanza*. Ce sera là, nous l'espérons, un centre d'où une action bienfaisante rayonnera au milieu des campements de Jivaros, pour amener dans un avenir peu éloigné la création de nouvelles colonies au sein de ces forêts.

Après les Missions, les fondations nouvelles, sont: celle de *Medelin* en Colombie, école primaire avec patronage.

Celle de *Tariba*, dans le Vénézuëla: sur les instances d'un Comité de Coopérateurs, nous avons accepté la direction de ce nouvel Institut.

Celle de *Ramsey* (Etats-Unis): un collège pour les fils des émigrés Polonais, qui sont au nombre de 3 millions et n'ont d'autre Institut qu'un Séminaire.

Pour ce qui est du *catéchisme* si vivement recommandé par D. Rua, nous avons eu la joie d'apprendre que dans beaucoup de Patronages, on s'est mis à l'enseigner d'une manière réellement didactique.

Enfin, plusieurs Patronages nouveaux ont été ouverts par nos Coopérateurs ou par nous-mêmes, et je suis heureux de pouvoir citer entr'autres celui de *Philadelphie* aux Etats-Unis.

Œuvres proposées pour 1916.

Voici maintenant ce qui devrait, en cette nouvelle année, attirer surtout notre attention:

I) *La construction d'une église votive en l'honneur de Marie Auxiliatrice, au hameau des Becchi, près de Chateauneuf d'Asti.*

Cette église sera, vous le savez déjà, un souvenir permanent du 1er Centenaire de la Fête de N. D. Auxiliatrice et de la naissance de Don Bosco; de plus, nous l'espérons aussi, un ex-voto à Marie pour le retour de la paix. Les Coopérateurs devraient y concourir tous, par exemple par des collectes surtout dans les Patronages et Instituts d'éducation. Les cœurs innocents qui feront de plein gré le sacrifice de quelque jouet ou friandise attireront sur leurs familles et sur leur pays la bénédiction de Marie.

Cette église sera aussi un digne hommage à la mémoire du Vénérable Don Bosco, puisque les fondements en ont été posés à l'endroit même où il a s'exerçait à l'apostolat auprès de ses petits camarades. Oh! si nous pouvions l'ouvrir au culte cette année même, et y chanter le *Te Deum* d'actions de grâces!

II) Une autre œuvre que je voudrais voir s'établir au milieu de vous, ce serait la pratique *de la retraite du mois avec conférence.*

Au cours d'une guerre qui bouleverse peuples et nations, il est plus aisé de penser à la mort et de se rappeler — comme je le faisais remarquer aux Coopérateurs de Turin réunis dernièrement pour cette retraite — le de-

voir sacré que nous avons tous de nous tenir prêts au suprême passage. « Toute notre vie, disait le Vén. Don Bosco, doit être une préparation à la mort; et une pratique excellente pour nous aider dans cette préparation est ce qu'on appelle l'*Exercice de la bonne mort*, qui consiste à choisir chaque mois un jour pour mettre ordre à toutes nos affaires temporelles et spirituelles, comme si réellement nous devions mourir ce jour-là ».

Voici encore quelques conseils de Don Bosco sur ce point: — Fixer un des premiers jours du mois — la veille au soir, méditer un peu sur la mort qui peut être est prochaine et pourrait survenir à l'improviste — se demander comment on a passé le mois qui vient de finir, et voir si l'on aurait sur la conscience quelque sujet de craindre les jugements de Dieu — puis se confesser et communier comme si réellement ce devait être pour la dernière fois.

Chaque Coopérateur peut bien choisir pour cette pratique tel jour qu'il préfère; mais ceux qui pour se donner encouragement et bon exemple mutuel voudraient le faire en commun — et il serait à souhaiter qu'ils soient nombreux — il est bon d'avoir un jour fixe, par exemple le 1er Vendredi ou le 1er Dimanche du mois. Ce jour-là, tout en faisant en particulier les diverses pratiques, on assistera en commun à une conférence qui aidera beaucoup à conserver le fruit de la *retraite*. Ceux qui y prendront part gagneront chaque fois une *Indulgence plénière*.

Le besoin où nous sommes des bénédictions du ciel, est si urgent que je croirais vous faire injure en insistant sur ce point. Je vous recommanderai

seulement de songer toujours dans ces réunions à ce qui constitue la partie la plus importante du programme de votre Pieuse Union, je veux dire l'action religieuse-sociale individuelle et collective au profit de la jeunesse.

Conclusion.

Je termine, bien chers Coopérateurs, en vous remerciant de tout cœur pour l'aide que vous nous apportez; et je ne trouve pas de paroles plus significatives que celles du Divin Maître.

Il nous assure dans le Saint Évangile qu'au dernier jour il dira aux élus:

« Venez les bénis de mon père, venez posséder le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire, j'étais nu et vous m'avez revêtu; j'étais malade et vous m'avez visité, en prison et vous êtes venus à moi... En vérité, je vous le dis: Tout ce que vous avez fait au moindre des miens, c'est à moi-même que vous l'avez fait!

En avant, bien chers Coopérateurs; à l'heure actuelle les occasions ne manquent pas de pratiquer des œuvres de miséricorde spirituelle et temporelle envers les faibles et les petits. Prenons la chose à cœur et Dieu nous bénira.

Cette bénédiction, nous l'implorons à notre tour sur vous, sur vos familles, sur tout ce qui vous intéresse. Veuillez aussi prier pour celui qui se professe votre serviteur reconnaissant et dévoué.

PAUL ALBÉRA, *prêtre*.

Turin, le 1er Janvier 1916.

La Rédaction est heureuse d'annoncer qu'elle espère, avec le prochain numéro de Mars, pouvoir de nouveau faire paraître chaque mois le *Bulletin Salésien*.

Le premier Cardinal Salésien



S. Em. le Cardinal Cagliero.

DARMI les nouveaux Cardinaux que S. S. le Pape Benoît XV a créés au Consistoire du 6 décembre 1915 il en est un qui appartient à la Société Salésienne: c'est **Mgr Jean Cagliero**, Archevêque titulaire de Sébaste, Délégué Apostolique auprès des Républiques de l'Amérique Centrale.

A la première nouvelle de cette nomination nous avons éprouvé un vif sentiment de reconnaissance envers Marie Auxiliatrice, envers le Vénérable Don Bosco, envers le Souverain Pontife.

C'est avant tout, en effet, Marie Auxiliatrice, la fondatrice et le soutien des Œuvres Salésiennes, qui veut faire briller sur elles le manteau de la pourpre romaine.

Et D. Bosco veut qu'au centenaire de sa naissance vienne prier devant

sa tombe, revêtu du manteau cardinalice, ce cher élève et compatriote qu'il a jadis formé avec tant d'amour pour le sacerdoce, et à qui il y a quarante ans il confiait la mission de transplanter l'Œuvre Salésienne au delà des mers.

Notre reconnaissance enfin va au Souverain Pontife Benoît XV, qui donne ainsi à notre humble Société tant de témoignages d'affection et d'estime. Après avoir déjà dès son premier Consistoire daigné accueillir le premier discours demandant la Béatification de notre Vénérable Fondateur, S. S. a voulu au Consistoire public du 9 Décembre que le nouveau Cardinal et les Supérieurs de notre Société, venus à Rome pour le féliciter, entendent le second discours sur le même objet.

S. E. le Cardinal Jean Cagliero est né en 1838 à Châteauneuf d'Asti. Il entra à l'âge de 13 ans à l'Oratoire de Turin et devenait l'élève bien aimé de son compatriote Don Bosco.

D'humeur gaie et de sentiments généreux, il était toujours le premier au jeu et dans l'organisation des parties; chef et maître de gymnastique il était l'âme de toutes les fêtes, mais il était également le premier à tout laisser, dès que le devoir l'appelait ailleurs.

Quelques épisodes serviront à bien tracer son caractère.

Un jour, vint à manquer celui qui le dimanche jouait de l'harmonium.

— Qui donc va le remplacer dimanche prochain? Est-ce qu'il faudra se passer de musique et de chant?

Le jeune Cagliero voit l'embarras dans lequel on se trouve; il ne veut pas que l'absence d'un seul doive tout déranger. Avec une énergie de volonté bien supérieure à son âge il se met au travail, et, le dimanche suivant, s'asseyant devant l'harmonium il joue les mélodies que l'on était accoutumé à entendre par le passé. Cet effort fut une révélation de ses aptitudes pour la musique (1). Don Bosco qui avait été le pre-

(1) Un chercheur s'est demandé s'il y a longtemps qu'un compositeur musicien ait été honoré de la pourpre. Et il cite le célèbre Cardinal Bona, au XVIIe siècle, auteur

mier à lui en enseigner les rudiments (1), le fit s'appliquer sérieusement à cette étude. L'enfant se mit à l'œuvre avec son ardeur accoutumée: il s'exerçait même avec fureur sur un mauvais piano, pendant des heures entières.

Cette virtuosité excessive avait fini par fatiguer et même exaspérer maman Marguerite, laquelle, un beau jour ne se gêna pas pour menacer de son balai le jeune musicien; mais ce fut pour rire et l'artiste en herbe ne se fâcha point; et de sa persévérance est résulté un riche répertoire de musique sacrée et même des romances d'un grand charme.

A l'âge de quinze ans, le jeune Cagliero tomba malade, et fut bientôt réduit à l'extrémité, par une fièvre typhoïde compliquée de congestion cérébrale. Don Bosco ne le quittait presque pas; mais le mal suivit son cours, et, un jour, le docteur dit avec tristesse: — Don Bosco, n'espérez plus; préparez cet enfant à mourir.

En conséquence, le jeune Cagliero fut administré, et l'on attendait, d'un instant à l'autre, la catastrophe.

Un matin, Don Bosco, le cœur angoissé, entre dans la chambre du moribond, et aperçoit voletant autour du lit, une colombe, qui portait au bec un rameau d'olivier. Elle finit par se rapprocher de l'enfant et laisser tomber sur son front déjà glacé, le rameau d'olivier.

Don Bosco, se croyant victime d'une illusion, s'approche du lit, et voit alors bien autre chose.

Tout autour du jeune Cagliero, et jusque sur les couvertures du lit, des figures étranges apparaissent en assez grand nombre. Don Bosco se demande s'il est en présence d'êtres aux formes humaines; et, à mesure qu'il regarde, il distingue deux types plus accusés, qui paraissent comprendre tous les autres; l'un, comme ramassé sur lui-même, disgracieux, au teint cuivré (2); l'autre, de haute stature, à l'air guerrier, mais avec une expression de bonté (3). Tous deux sont penchés anxieusement sur le visage du petit moribond, comme pour épier quelque chose.

A ce moment même, une illumination soudaine traversa l'esprit de Don Bosco, et, ne pouvant plus retenir ses larmes, il se penche, lui aussi vers l'enfant, et, après l'avoir considéré un instant, lui dit:

d'un grand nombre de cantiques; mais on ne sait pas exactement, dit-il, si c'était lui même ou d'autres qui les mettaient en musique.

(1) On a lu dans la vie de Don Bosco que pendant l'année scolaire 1831-32 passée à Châteauneuf, il avait appris à chanter, à jouer du violon et d'une sorte de clavecin. (Voir page 12 de ce *Bulletin*).

(2) Signalément exact des malheureux habitants de la Terre de Feu.

(3) C'est le type Patagon.

— Cagliero, dis moi: veux tu aller en Paradis, ou guérir?

— Si Don Bosco le trouve bon, allons en Paradis, et sur le champ.

Don Bosco, profondément ému, jette sur l'enfant un regard de suprême tendresse, et s'écrie:

— Non, mon cher petit, non, il n'est pas encore temps. Tu ne mourras pas. Tu guériras, tu mettras la soutane, tu seras prêtre, missionnaire un jour, et, ton bréviaire sous le bras, tu iras parcourir le monde, en quête d'âmes à sauver....

(C'est Monseigneur Cagliero, lui-même, qui a fait ce récit, à une conférence des Coopérateurs, le 23 mai 1888, dans l'église de Notre Dame Auxiliatrice) (1).

En 1864, le choléra éclatait à Châteauneuf d'Asti. D. Cagliero était prêtre depuis peu; à peine vient-il à savoir que le terrible fléau faisait de nombreuses victimes et que la peur était cause qu'on ne trouvait presque pas de garde-malades, qu'il demande la permission à D. Bosco et vole plutôt qu'il ne court vers son pays natal; il s'y distingue tellement par son zèle et son courage à assister les cholériques, qu'une fois l'épidémie disparue, la Municipalité lui décerne une médaille expressément frappée à son intention...

Nous passons sous silence d'autres honneurs qui lui furent décernés durant sa rapide carrière ecclésiastique, tels que le Doctorat en Théologie, obtenu à l'unanimité des voix à l'Université Royale de Turin, les missions et prédications qu'il fit avec grand fruit dans un grand nombre de paroisses du Piémont, mais nous ajouterons qu'en 1875, quand D. Bosco l'invita à partir pour l'Amérique, il était professeur de morale à l'Oratoire, directeur spirituel de divers Instituts, maître de musique de la Maison, absorbé par les plus délicates occupations; et certes, personne n'aurait songé qu'il puisse s'éloigner même pour peu de temps de l'Oratoire. Aussi son nom ne figurait-il pas sur la liste des partants; or, l'on était pour ainsi dire à la veille du départ; tout était prêt, quand celui qui devait diriger la Mission devait, pour des motifs indépendants de sa volonté,

(1) Plus tard en 1855 le Vénérable disait devant plusieurs abbés parmi lesquels était notre Cardinal: « l'un de vous sera évêque ». Et quelque temps après, l'abbé Cagliero ayant voulu prendre la main de Don Bosco pour l'aider à monter un escalier vit son Maître faisant le geste de vouloir baiser la sienne. En 1883, Don Bosco sur le point de partir pour un voyage en France laissait un souvenir à plusieurs de ses fils, pour le cas où la mort l'aurait surpris en route: or le missionnaire Cagliero venu depuis peu d'Amérique recevait un anneau; et ce fut l'année suivante le 13 Novembre 1884 qu'il fut sacré évêque titulaire de Magydas.

Dans une autre circonstance, Don Bosco prédisant cette élévation à l'épiscopat ajoutait: « et puis tu seras rouge ».

renoncer à cette charge. Le temps pressait. Don Bosco demande à D. Cagliero s'il est disposé à partir. Celui-ci répond qu'il est entièrement à ses ordres; et tout de suite il se multiplie pour résigner à d'autres les charges qu'il avait remplies; en même temps il sait communiquer son courage joyeux à tous ses compagnons de mission, et l'expédition est assurée...

La petite caravane des dix Missionnaires était sur le point de quitter Gênes. Don Bosco avait accompagné ses chers enfants à bord pour leur donner le dernier adieu, sa dernière bénédiction. Ce départ qu'il désirait si ardemment coûtait cependant beaucoup à son cœur si sensible; mais pour cacher son émotion intérieure, il avait pris un instant un journal à la main. Or, le malheur veut que la première nouvelle rencontrée soit le naufrage, survenu deux jours auparavant, d'un vapeur qui transportait plusieurs missionnaires. Il allait déposer et cacher la feuille lorsque D. Cagliero qui a vu ce mouvement, jette un coup d'œil sur le journal, lit le triste compte rendu, et s'écrie tout joyeux et souriant: — Eh bien! voilà qui me donne du courage! ils sont heureux ces missionnaires qui ont perdu la vie en mer; ils ont déjà reçu au ciel leur récompense; oui, ils sont heureux et je les envie...

Les lecteurs qui connaissent parfaitement le succès de la première expédition des Salésiens et de tant d'autres qui la suivirent (1), ainsi que le développement qu'a pris l'Œuvre des Missions de D. Bosco, appréciant le caractère ardent, généreux et si actif de celui qui en fut le premier chef, peuvent facilement comprendre la grande part que le premier évêque salésien eut dans l'immense labeur qui a conquis à l'Eglise et à la civilisation la *Pampa* et la Patagonie, introduit le flambeau de la foi dans d'autres contrées, et ranimé l'esprit chrétien en beaucoup de points du Continent Américain.

C'est en 1884 qu'il fut sacré Évêque de Magydas.

Au sortir de cette solennelle et imposante cérémonie, le nouvel évêque, après avoir embrassé sa vieille mère, se dirigea tout d'abord vers Don Bosco, qui avait quitté sa barrette et l'attendait la tête nue.

Monseigneur Cagliero tenait ses mains cachées sous les plis de son vêtement, et il n'avait permis à personne, pas même à sa mère, de baiser l'anneau Pastoral.

Don Bosco voulut saisir cette main, et la porter à ses lèvres; mais Monseigneur Cagliero

se précipita dans ses bras. Ce fut, entre le père et le fils une longue et douce étreinte, mêlée de larmes, et alors Don Bosco put, le premier de tous, baiser le saint anneau.

Don Bosco savait que Mgr. Cagliero l'assisterait à ses derniers moments. Cela paraissait bien improbable. Le nouvel évêque était reparti, en 1885, pour l'Amérique du Sud. Lorsque Don Bosco était si gravement malade, Monseigneur était à l'autre bout de la terre; et, pour comble de malheur, un terrible accident de cheval (3 mars 1887) venait de le condamner à une longue immobilité; En traversant les Cordilières, il avait roulé au milieu des rochers et d'affreux précipices, et c'est miracle qu'il ne fût pas tué sur le coup. Lorsqu'on le releva, il avait plusieurs côtes enfoncées, et de très graves contusions. La situation était d'autant plus critique qu'on était à une distance considérable de toute habitation, et qu'il aurait fallu faire, peut-être, plusieurs centaines de lieues pour se procurer le moindre secours médical.

La nouvelle de cet accident, lorsqu'elle parvint à l'Oratoire, y causa une consternation générale.

Bientôt le pauvre Père fut en proie à des crises si intenses qu'on craignait, à tout instant de le voir succomber. Mais, lorsqu'il voyait l'inquiétude peinte sur tous les visages, il disait invariablement: pas encore... *dopo, dopo*. Il attendait son bien-aimé fils, qui, en effet, arriva à Turin, le 7 décembre 1887.

Lorsque Monseigneur Cagliero parut, Don Bosco poussa un immense soupir de joie et de soulagement: et, comme il l'avait prévu, ce fut son enfant, devenu évêque, qui lui administra les derniers Sacrements, qui récita sur lui les prières des agonisants, et reçut son dernier soupir.

Depuis 1875, Mgr. Cagliero sauf de courts séjours en Italie, a toujours résidé en Amérique du Sud, en particulier dans la République Argentine, et dès les premières années de son séjour, il réussissait à rétablir les relations diplomatiques de cette nation avec le Saint Siège.

En 1904 il était promu archevêque de Sébaste et bientôt nommé délégué apostolique des Républiques de l'Amérique centrale: il a su s'acquitter de cette mission délicate avec beaucoup de tact; et le dernier succès de son action diplomatique, a été que dans la révision du code du Nicaragua on tienne compte des exigences des lois de l'Eglise.

A noter aussi qu'en 1912 à l'occasion de son jubilé épiscopal le Président de la République de Costa Rica et plusieurs autres membres du gouvernement ont voulu prendre part aux fêtes données en son honneur.

(4) Pour avoir une idée des résultats obtenus dans l'Amérique du Sud, qu'on veuille se reporter à l'article intitulé: Un jugement sur les Missions Salésiennes, page 22 de ce même numéro.

Terminons par le récit d'un fait récent où le nouveau Cardinal nous apparaît en relations intimes avec un autre élève chéri de Don Bosco, le Serviteur de Dieu, Dominique Savio.

Laissons la parole à l'illustre Prélat, tout en déclarant avec lui que dans l'exposé de ce fait, comme de tout autre qui pourrait tenir du surnaturel, nous n'entendons leur attribuer qu'une foi humaine, et ne prétendons en rien devancer les décisions de l'Église:

— Vers le milieu de Décembre, au retour d'une promenade tardive, je m'aperçus que j'avais pris les fièvres paludéennes qui sont communes et comme endémiques dans ces régions tropicales.

Le mal augmente bientôt au point de ne me laisser supporter aucun aliment solide ni liquide. Sur le conseil des médecins j'essaye du changement de climat, et cela à plusieurs reprises, mais presque sans résultat. Mon estomac fonctionne très mal et la dyspepsie qui s'ensuit me cause des troubles hépatiques violents et douloureux.

J'étais pourtant toujours sur pied, et je prenais quelque aliment qui ne me soutenait pas; abattu, pâle, émacié, je souffrais le jour et je ne reposais pas la nuit.

C'est ainsi que j'ai passé les mois de janvier et de février de cette année. Aux premiers jours de Mars, il m'arrive de Turin un pli confidentiel; c'est le volume qui contient les dépositions Canoniques sur les vertus et la sainteté de notre petit Serviteur de Dieu Dominique Savio. Je l'ai lu d'un bout à l'autre et j'y ai retrouvé mes propres dépositions.

Cette lecture me remplit l'âme de saints et joyeux souvenirs: je revenais à ces premiers temps de l'Oratoire passés en la compagnie de notre cher Dominique, de 1854 à 1857: lui élève et moi abbé, et plusieurs fois son surveillant. Je prenais plaisir à me rappeler sa vie innocente, sa singulière piété, sa précoce sainteté, dirigée, alimentée, soutenue par notre Vénéralle Don Bosco.

Le matin du 8 Mars, je me sentais oppressé et abattu plus encore que de coutume; il m'avait été impossible d'ouvrir mon Bréviaire et je n'avais pas même pu digérer une tasse de café. Je sortis faire un peu de promenade dans les environs de la Légation. Tout d'un coup, je me souviens que ce jour-là est la veille de la sainte mort de Dominique (9 mars 1857) et que cet ange de la terre, jouissait de la compagnie des anges dans le ciel!

Plein d'une confiance familière en son intercession, je m'arrête, j'élève vers lui mon regard et ma pensée, et je lui dis:

— Oh mon cher Dominique, jusqu'à présent je t'ai prié pour les autres, voyons un peu si tu pourrais faire aussi quelque chose pour moi. Mon âme avant tout: mais il me semble que la

santé et le bien-être physique me sont nécessaires pour accomplir ma mission! Souviens-toi de ton ancien surveillant; arrange-toi avec Don Bosco et Marie Auxiliatrice, et si c'est conforme aux desseins de Dieu, délivre-moi de cette ennuyeuse infirmité.

A 10 heures, je rentre, je m'étends sur un fauteuil et reste une heure assoupi: tout à coup je me sens beaucoup mieux: et je récite sans difficulté mon Bréviaire, en attendant le médecin qui devait venir à 11 h. et demie.

Il vient en effet, m'examine, écrit son ordonnance et se met à table avec nous. Mais je n'avais plus besoin de ses soins ni de ses remèdes. Mon Dominique m'avait accordé la guérison, au moment où je la lui avais demandée. Ce repas fut le premier que j'ai pu digérer sans difficulté après trois mois de souffrances. Plus rien du paludisme, de ses fièvres et autres maux.

Mes premières forces sont revenues; j'ai pu me remettre au travail, aux audiences, à ma correspondance. Voilà plus de cinq mois que cela s'est produit, et grâce à l'intercession de mon petit Saint je suis plein de santé, de vigueur et de force, prêt à terminer le cycle de mes soixante-dix-huit ans et disposé à consacrer mes derniers jours au bien de l'Église, de la religion et de notre Pieuse Société.

Ad majorem Dei gloriam, Ecclesiae decus, et Concivis nostri splendorem!

Costarica, S. José, le 16 août 1915, au glorieux centenaire de la naissance de notre Vénéralle Père Don Bosco.

Que Dieu accorde une longue vie au nouveau Prince de l'Église et lui donne la consolation de voir D. Bosco et Dominique Savio sur les autels.

~~~~~

Pourquoi on prie pendant la guerre.

Toujours il faut demander à Dieu des succès, et toujours il faut l'en remercier... Or, comme rien en ce monde ne dépend plus immédiatement de Dieu que la guerre, qu'il a restreint sur cet article le pouvoir naturel de l'homme, il y a toutes sortes de raisons pour nous de redoubler nos vœux lorsque nous sommes frappés de ce terrible fléau.

Et c'est encore avec grande raison que les nations chrétiennes sont convenues tacitement, lorsque leurs armes ont été heureuses, d'exprimer leur reconnaissance envers le Dieu des armées par un *Te Deum*: car je ne crois pas que pour le remercier des victoires, qu'on ne tient que de lui, il soit possible d'employer une plus belle prière.

Joseph de Maistre.

VIE DU VÉNÉRABLE JEAN BOSCO

Par l'Abbé J. B. LÉMOYNE (1)

PRÊTRE SALÉSIEU

CHAPITRE VI (suite).

Cette réserve le faisait souffrir. Aussi, toutes les fois qu'il rencontrait le Curé — et souvent même sachant l'heure de sa sortie, il se plaçait exprès sur son passage, avide qu'il était de recevoir de lui quelque parole d'amitié, — il le saluait d'abord de loin; puis à son approche lui faisait une respectueuse révérence. Le Curé lui rendait poliment son salut et continuait son chemin; mais jamais un mot affectueux, une de ces paroles qui attirent le cœur de l'enfant et attirent sa confiance. A cette époque, cette gravité semblait être l'attitude obligée des ecclésiastiques; mais elle inspirait à Jean la crainte et non l'amour; aussi lui arrivait-il souvent de penser en lui-même et de dire à d'autres:

— Si j'étais prêtre, je ferais tout autrement: j'irais vers les enfants, je les appellerais à moi. Je voudrais les aimer, m'en faire aimer, leur adresser quelque bonne parole quelque conseil affectueux et me dévouer entièrement à leur salut éternel. Quel bonheur pour moi si je pouvais causer un peu avec notre curé! J'ai eu cette joie avec Don Calosso; est-ce que je ne pourrai plus l'avoir avec d'autres?

C'était surtout avec sa mère qu'il faisait ces réflexions. Marguerite qui connaissait le cœur de son enfant, et savait comprendre sa pensée, lui répondait:

— Que faire! Ce sont des hommes très-instruits: ils sont préoccupés de choses sérieuses, et ils ne savent pas se mettre à ta portée.

— Voyons, est-ce qu'il leur en coûterait beaucoup de me dire un petit mot?

— Et que veux-tu qu'ils te disent?

— Quelque bonne pensée qui fasse du bien à mon âme.

— Mais tu ne vois pas qu'ils sont déjà pris par les confessions, la prédication et tous les autres emplois du ministère paroissial?

— Et alors, les enfants ne font pas partie de leur troupeau?

— Tu as raison, mais ils n'ont pas de temps à perdre.

— Oh! par exemple! est-ce que le bon Jésus perdait son temps quand il s'entretenait avec les enfants? quand il faisait des reproches aux

Apôtres, pour avoir voulu les éloigner, et disait qu'il fallait les laisser venir à lui, parce que le royaume de Dieu leur appartient?

— Je ne dis pas le contraire; mais qu'est-ce qu'il faut faire?

— Oh! moi, vous verrez! si je puis devenir prêtre, je veux consacrer aux enfants ma vie toute entière: on ne me verra jamais sévère avec eux, mais je serai le premier à leur parler.

Jean faisait des progrès dans ses études, quand un nouvel incident vient encore tout troubler. Son professeur Don Virano est nommé à la cure de Mondonio, dont il va prendre possession dès le mois d'Avril. Pour le suppléer, on choisit Don Moglia, qui sans doute était pieux et zélé, mais ne savait pas tenir la discipline; et cela était d'autant plus nécessaire que sa classe comprenait en diverses sections tous les cours de grammaire. Nous avons dit aussi qu'il s'était mis en tête que Jean Bosco, étant des *Becchi* ne pouvait être qu'une intelligence bornée.

Jean était dans la section de la première année de latin. Un jour où le professeur donnait une composition d'après laquelle on distribuait les places, Jean demanda l'autorisation de faire le travail de ceux de troisième année.

Le professeur éclate de rire et lui répond:

— Mais à quoi penses-tu?... toi des *Becchi*: qu'est-ce qu'on sait faire aux *Becchi*? Laisse donc là le latin... tu n'y comprendras jamais rien. Va-t-en chercher des champignons ou des nids: ça oui, c'est ton affaire, tu réussiras à merveille; mais vouloir apprendre le latin! quelle folie!

A ces paroles offensantes, Jean se contente d'insister sur sa demande. Il est rebuté encore plus fortement; mais comme il persiste à demander, le professeur lui dit qu'il choisisse le travail qu'il lui plaira, car il ne se souciera guère de lire toutes les âneries qui seront sur la copie.

Jean fait la composition de troisième année: c'était une version latine: au bout d'une heure il porte sa copie au professeur qui la prend et sans même la regarder, la met sur son bureau avec un sourire de pitié.

Mais l'élève restait là debout devant lui.

(1) Voir le n° d'Octobre-Décembre 1915.

— Je vous en prie, Monsieur, veuillez me lire ma copie et me corriger les fautes.

— Mais ne t'ai je pas encore assez dit que ceux des *Becchi* ne savent rien... qu'ils n'ont pas l'esprit ouvert à ces choses savantes?

Quelques élèves de dire alors:

— Lisez, monsieur, lisez la copie de Bosco: nous voulons savoir nous aussi les bêtises qu'il a écrites.

Le professeur habitué à céder aux caprices des élèves prend la copie, lui donne un coup d'œil: la traduction était juste. Il la remet sur le bureau et dit:

— Je le savais bien déjà que Bosco n'est propre à rien: il a copié sur un autre; certainement il a copié: ce travail ne peut pas venir de lui.

Le voisin de bureau qui avait vu Jean travailler sans recourir à d'autres ni à des livres, se lève pour le défendre:

— Monsieur, puisque vous dites qu'il a copié, voyez, s'il vous plaît, s'il y a quelque copie qui soit comme la sienne.

La réflexion était judicieuse et devait trancher la question: mais le professeur plus obstiné que jamais s'en prend à cet élève:

— Qu'est-ce que tu crois savoir toi? Tu n'as donc pas encore compris que ceux des *Becchi* ne sont bons à rien, à rien de rien?

Et il n'y eut pas moyen de le convaincre; aveuglé par ses préventions, il ne s'inquiétait aucunement de savoir la vérité. Mais le camarade qui avait vu Jean au travail, raconta aux autres ce qu'il savait: et tous l'en estimèrent encore davantage, à cause de son intelligence et surtout de l'humilité avec laquelle il avait supporté ces affronts.

On peut bien supposer quels progrès il a pu faire sous la direction de ce professeur, pendant le reste de l'année. Et cependant là encore la Providence divine continuait à le diriger dans sa voie.

Nous avons dit que Roberto était chantre de la paroisse; le jeune Bosco, doué d'une bonne voix s'était mis avec ardeur dès le commencement de l'année à étudier avec lui. Il apprit ainsi le plain chant, et bientôt il fut aussi à même d'exécuter à la perfection des solos en musique; en même temps ils s'exerça sur le violon et s'essaya sur un vieux clavecin, afin de pouvoir arriver à accompagner sur l'orgue.

En cette année 1831 il y eut, en dehors des solennités ordinaires, plusieurs autres occasions pour les chanteurs de faire montre de leur talent: l'élection de Grégoire XVI, la mort de Charles-Félix et l'avènement de Charles Albert, la mort de l'Archevêque de Turin. Les diverses exécutions musicales données en ces circonstances mirent en relief le talent de Bosco. Le bon

Roberto était enthousiasmé de son élève, et sans le savoir il coopérait par ses leçons aux desseins de Dieu sur lui. Sa maison fut l'unique école où le Vénérable ait eu occasion d'apprendre le chant avec quelque régularité. Sans ce stage à Châteauneuf, il aurait donc probablement ignoré cet art qui devait lui être si utile dans son œuvre future, où on le cultive avec tant d'amour. *La laus perennis* qui grâce à lui s'élève vers le Très Haut, d'un bout du monde à l'autre est l'expression de la joie continuelle qui doit régner dans le cœur des enfants de Dieu!

Mais les études et le chant ne suffisaient pas à absorber l'activité de Jean, qui pour occuper son temps d'une façon utile, se met à apprendre aussi le métier de tailleur. Il est bientôt au courant de tous les détails de la couture et en partie de la coupe: plus tard en plaisantant il disait à ses amis de l'Oratoire, qu'il se croyait déjà... un excellent chef tailleur.

Il ajoutait que ce qu'il avait d'abord commencé par manière de récréation, il avait dû cette année-là même, le continuer par nécessité: la division du patrimoine et les exigences d'Antoine ne permettaient plus à sa mère de payer la pension. Roberto de son côté, le voyant si bien réussir lui fit des propositions avantageuses pour se l'attacher définitivement. Mais Jean avait d'autres vues: et, s'il s'occupait de beaucoup de choses, c'était simplement pour ne pas demeurer oisif et avoir toujours de nouveaux moyens d'atteindre son but.

C'est ainsi qu'il apprit aussi à faire le forgeron: et c'était pour lui comme une compensation de la mauvaise marche de ses études.

Il allait souvent à l'atelier d'un nommé Savio, qui lui apprit à travailler à la forge, à l'enclume, et à se servir de la lime: observateur perspicace, il en vint à connaître peu à peu tous les détails de ce métier.

On ne peut s'empêcher ici de faire cette réflexion:

— Qui donc avait infusé dans l'esprit de ce petit paysan une propension si marquée pour toutes sortes de métiers? Et qui encore l'avait placé dans des circonstances telles que cette diversion devenait même une nécessité? C'est assurément Celui qui l'ayant destiné à fonder des Patronages et des Orphelinats agricoles, le voulait aussi créateur d'ateliers d'apprentissage; il fallait qu'en lui l'orphelin des champs et celui de l'atelier puissent trouver un homme qui eût appartenu à leur condition, qui en connaisse intimement les besoins, les aspirations, les habitudes, et par suite qui se fasse tout à tous.

De plus le Vénérable devrait plus tard pourvoir à l'entretien de beaucoup d'enfants, sans

avoir lui-même de revenus, et en ne s'appuyant que sur la Divine Providence; il est des saints à qui Dieu envoyait directement les aumônes; mais il voulait que notre Jean aille lui-même les chercher, au prix de toutes sortes d'humiliations et de sacrifices. Aussi l'avait-il doué d'un caractère entreprenant, actif, généreux, fertile en expédients pour arriver à ses fins, calme pour écarter les obstacles, persévérant et prudent dans l'emploi des moyens, affectueux pour s'attacher les cœurs et insouciant du qu'en dira-t-on.

Et il commença ce genre de vie dès ses plus tendres années. Aux *Becchi*, il avait mille petits moyens pour se fournir de ce qui devait attirer son public à ses jeux; et maintenant jusqu'à ce qu'il prenne la soutane, il devra se procurer lui-même tout le nécessaire pour vivre.

Un épisode qui se rapporte à cette époque nous montre combien il était industriel à se trouver des ressources.

Dans un pays voisin, à Montafia, on célébrait une grande fête; au milieu de la place régnait le mat de cocagne, et au sommet un cerceau duquel pendaient plusieurs prix. Une foule immense assistait au spectacle. Les enfants tour à tour essayaient de grimper; quelques uns arrivaient au tiers, d'autres à la moitié, puis glissaient lamentablement. Jean observa que les concurrents se pressaient trop en commençant et ne prenaient pas le temps de respirer, de sorte qu'à un moment donné ils ne pouvaient plus avancer et leur propre poids les entraînait à terre. Il voulut donc s'y prendre d'une autre manière. Il s'avance résolu, mais très calme et se met à grimper lentement; de temps en temps il croise les jambes autour de l'arbre, et s'assied sur les talons. La foule qui d'abord n'entendait rien à sa manœuvre riait à se tordre, s'attendant à tout moment à le voir glisser. Mais comme il montait toujours davantage, le silence se rétablit, et lorsqu'on le vit au sommet qui vacillait à cause de son peu d'épaisseur, des applaudissements frénétiques s'élevèrent pour le jeune vainqueur; et lui, il étend la main, prend une bourse qui contenait vingt francs, puis un saucisson et un foulard; et laissant les objets de moindre valeur pour que le jeu continue encore, il se laisse glisser, et disparaît bientôt au milieu de la foule enthousiaste de la victoire remportée.

Ce ne fut pas la seule fois qu'il réussit à obtenir ces sortes de prix qui lui étaient si utiles, pour ne pas dire nécessaires, afin d'aller de l'avant dans sa vie d'étudiant pauvre.

A la fin de cette année scolaire qui lui laissait si peu de satisfaction du côté des études, il retourne auprès de sa mère, résigné mais

toujours incertain de l'avenir. Dans l'intervalle un fait nouveau s'était produit. Marguerite et Joseph qui avait déjà dix-huit ans, avaient pris une métairie au hameau dit *Sussambrino*, à mis chemin entre les *Becchi* et Châteauncuf. Joseph s'était fixé dans la nouvelle ferme et Marguerite habitait tantôt avec lui, tantôt restait aux *Becchi*, selon que l'exigeaient les travaux des champs.

Jean vint habiter avec son frère qui l'aimait très tendrement et il avait le loisir de s'adonner entièrement à ses livres. Il possédait déjà une petite bibliothèque composée des livres que lui avaient donnés ou prêtés divers ecclésiastiques: il avait entr'autres les œuvres ascétiques de S. Alphonse de Liguori, et un catéchisme raisonné qu'il apprenait par cœur. Mais pour n'être pas à charge à son frère, il prit sur lui de mener paître deux vaches dans la vallée voisine: quelquefois il donnait un coup de main aux travaux des champs: il avait aussi aménagé un recoin de la maison en manière d'atelier; là il raccommoait les vêtements de Joseph ou encore repassait à la forge les outils de la campagne qui avaient besoin de quelque légère réparation.

A l'école de Châteauncuf, Jean avait fait connaissance d'un nommé Joseph Turco qui l'avait présenté aux siens. Cette famille avait un vignoble attenant au domaine dont Joseph était devenu métayer. Jean s'y retirait souvent, parce qu'on était plus loin de la route et par conséquent plus tranquille; il montait sur une petite éminence, d'où l'on pouvait voir tous ceux qui seraient entrés dans la vigne de son frère ou dans celle de Turco, et sans être vu il faisait la garde, son livre à la main. Le père de son camarade le rencontrait souvent et comme il l'affectionnait tout particulièrement il lui disait:

— Du courage, mon ami; sois sage et travaille; tu verras que la Ste Vierge t'aidera.

— J'ai mis toute ma confiance en elle; mais je me trouve toujours dans l'incertitude; je voudrais continuer le latin et devenir prêtre; mais ma mère n'a pas les moyens de m'aider.

— Ne crains rien, va; le bon Dieu saura bien t'aplanir la route.

— C'est bien ce que j'espère, concluait le pauvre enfant. Et prenant congé de ce brave homme, il retournait à son poste, la tête basse, en soupirant.

Mais un jour on le voit arriver tout joyeux.

— Comme tu es content, lui dit le voisin, ce n'est pas comme il y a quelques jours.

— Bonnes nouvelles, savez-vous; bonnes nouvelles! cette nuit j'ai eu un songe; j'ai vu que je continuerai mes études, que je serai prêtre et à la tête de beaucoup d'enfants pour m'en

occuper tout le reste de ma vie. Maintenant, ça y est: dans peu d'années, je serai prêtre.

— Mais ce n'est qu'un rêve, reprit le brave homme, et les choses ne vont pas ainsi toutes seules.

— Dites ce que vous voudrez; je n'ai plus peur de rien. Je serai prêtre; j'aurai des quantités d'enfants à diriger et je leur ferai beaucoup de bien. Et sur ces paroles, il alla reprendre son poste d'observation.

Le lendemain au retour de l'église où il était allé entendre la Ste Messe, il vint encore chez ces braves gens. La petite Lucie appelle ses frères avec qui Jean aimait à s'entretenir; puis elle lui demande d'où vient la joie dont il rayonne.

Il dit encore qu'il avait eu un songe; on veut savoir ce que c'est.

Il raconte qu'il a vu venir à lui une grande dame qui conduisait un troupeau très nombreux, et cette dame l'ayant appelé par son nom lui avait dit:

— Voilà, mon petit Jean, un troupeau que je confie à ta garde.

— Mais comment ferai-je pour garder et diriger un troupeau si nombreux? Où trouverai-je des pâturages assez étendus?

— Ne te mets pas en peine, avait répliqué la dame, c'est moi qui t'aiderai.

Ce récit qui nous a été fait par Joseph Turco et sa sœur Lucie correspond à ce que nous lisons dans les Mémoires du Vénéralable: *A 16 ans j'ai fait un autre songe*. Et il certain qu'il avait vu et appris beaucoup plus qu'il n'en disait à ses amis dans ce moment de joie exubérante: ce songe était une récompense de sa confiance persévérante. Dès cette année d'ailleurs l'assistance de notre Mère du Ciel allait se manifester plus sensiblement.

Marguerite, affligée à la pensée de tout le temps que son fils avait perdu, se détermina à l'envoyer au collège communal de Chieri, pour la rentrée des classes; souriante elle lui donna cette nouvelle et se mit à lui préparer son trousseau.

Jean s'étant aperçu qu'elle était dans l'embarras à cause du manque de ressources lui dit:

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je vais prendre deux sacs et j'irai dans la bourgade faire la quête de porte en porte.

— Marguerite approuva. Demander l'aumône pour lui-même coûtait énormément à Jean: mais il surmonta sa répugnance et se soumit à cette humiliation. Il n'avait pas oublié l'ordre reçu dans le premier songe: *Devions humble*. Et puis c'était un nouveau pas en avant dans cette voie qu'il devait parcourir jusqu'à sa dernière heure. Il alla donc frapper

à toutes les portes des *Becchi* et de Murialdo. Les mamans l'accueillaient comme un fils, les enfants comme un frère: il exposa le besoin dans lequel il se trouvait et reçut ainsi du pain, du fromage, du maïs et un peu de blé.

Mais cette maigre provision était bien au dessous des nécessités: une femme des *Becchi*, ayant eu en ces jours à se rendre à Châteauneuf déplorait hautement en plein inarché que le Curé ne sût pas s'arranger pour faire avancer dans les études un enfant qui lui paraissait meilleur prédicateur que tous les prêtres de la paroisse. Les personnes qui entendaient ces plaintes l'engagèrent à aller parler au Curé lui même. Elle y alla sur le champ. Don Dassano qui ne savait rien du nouveau projet et pensait que Jean allait continuer à fréquenter l'école de Châteauneuf prit la chose à cœur. Il rendit visite à plusieurs personnes aisées du pays et recueillit une certaine somme qu'il envoya à Marguerite: cette offrande fut reçue avec la plus vive reconnaissance et servit à compléter le trousseau.

Marguerite se préoccupa aussi de trouver quelque famille sérieusement chrétienne où son fils puisse prendre pension en toute sécurité. Et ce fut sans doute sur la conseil du Curé qu'elle choisit la maison d'une femme de son pays natal, Lucie Matta, qui était restée veuve avec un fils unique; elle allait se rendre à Chieri pour veiller sur cet enfant qui devait suivre les cours du Collège. La pension fut fixée à 21 fr. par mois; mais comme c'était encore beaucoup pour Marguerite, il fut convenu que Jean parferait la somme en faisant le domestique.

Jean fait sa visite de remerciements au curé et reçoit de lui le certificat qu'il devait présenter au principal du Collège: puis le 3 Novembre 1831, Marguerite lui remettait environ un demi-hectolitre de blé et douze litres de millet pour commencer à payer la pension.

— C'est tout ce que je puis te donner, dit-elle; la Providence pensera au reste.

Un compatriote, Jean Becchis, voulant donner à son ami un témoignage d'affection, à défaut d'autre aumône, se chargea de prendre sur sa charrette le petit trousseau de Jean, le blé et le millet et de transporter cela pour rien à Chieri.

Le lendemain, Marguerite donnait à Jean un petit sac de farine et un autre de maïs pour les porter au marché de Châteauneuf, faire un peu d'argent et acheter du papier, des livres et des plumes, et elle partait avec lui; son frère Joseph lui fit les adieux les plus affectueux.

A Châteauneuf ils rencontrèrent Jean Filippello, et comme Marguerite avait quelques commissions à faire dans le bourg, elle offrit à ce brave jeune homme quelque peu de monnaie

pour qu'il accompagne son fils jusqu'à Chieri où elle irait bientôt les rejoindre.

A mi-chemin, ils s'assirent un moment. Le Serviteur de Dieu parle à son compagnon de route de ses études, de ce qu'il avait appris aux instructions et aux catéchismes. Il lui indique certaines œuvres de charité à accomplir et lui raconte des traits édifiants accompagnés de sages réflexions.

Filippello à un moment donné l'interrompt pour lui dire :

— Tu vas à peine étudier au collège et tu en sais déjà si long! Tu ne tarderas guère à être Curé.

Le Serviteur de Dieu le regarde bien en face et répond :

— Être Curé? Mais sais-tu bien ce que cela veut dire? Est-ce que tu sais quelles sont ses obligations? Quand il se lève de table après dîner ou après souper, il doit se dire: moi j'ai mangé, — mais... est-ce que mes paroissiens ont eu de quoi se rassasier? Ce qu'il possède de superflu, il faut qu'il le donne aux pauvres! Et que d'autres graves responsabilités! Ah! mon cher Filippello, je ne me ferai pas Curé. Je vais étudier parce que je veux me dévouer toute ma vie aux enfants.

Sur ce, ils se remirent en route pour Chieri. Filippello demeura tout saisi de l'esprit de charité qui animait son compagnon (1).

Marguerite ne tarda pas à rejoindre son fils; elle le présente à Lucie Matta, et lui indique le petit lot de céréales.

— Voilà mon fils, dit-elle, et voici le prix de la pension. J'ai fait ce qui me regarde, Jean n'oubliera pas ce qu'il doit faire, et j'espère que vous serez contente de lui.

Puis, toute émue, mais la joie au cœur, cette femme incomparable retourne à sa maisonnette.

CHAPITRE VII.

Les premières années de latin!

Jean à Chieri — Condescendance des professeurs — Trois classes en un an — Anecdotes difficiles à expliquer — Prudence dans le choix des amis — Il devient répétiteur — La Confrérie de la gaité — Pratiques de piété — Bonheur d'avoir un bon confesseur — Promenades avec les camarades — Dévotion envers la Ste Vierge — Les vacances Il rencontre le Curé de Chateaufort.

Jean n'était pas encore au bout des épreuves auxquelles la divine Providence voulait le soumettre. Ses divers stages à Murialdo, à Ca-

priglio, chez les Moglia, à Chateaufort, l'avaient mis à même de connaître les inclinations, les défauts et les habitudes des enfants des fermes, des hameaux, des villages et des bourgs; et maintenant le voilà dans une ville, au milieu de la jeunesse des ateliers et des collèges: c'est un nouveau champ d'observation, où il se préparera toujours mieux à sa mission future.

Mais devant lui la route est encore longue et semée d'épines.

La vie du collégien à cette époque n'était pas aussi commode qu'aujourd'hui; et il fallait que Jean en expérimente les difficultés, les privations et les dangers, pour être ensuite à même de venir affectueusement en aide à ceux qui comme lui ne pourraient arriver à leur but que par un chemin âpre et difficile.

La ville de Chieri se trouve à quinze Kilomètres de Turin, dans une plaine légèrement inclinée, et au pied de riantes collines qui l'entourent de trois côtés. A l'époque dont nous parlons, elle comptait neuf mille habitants; quatre mille personnes travaillaient dans ses vingt filatures de coton, et cinq cents dans plusieurs filatures de soie. Son marché était des plus renommés du Piémont.

Pour un enfant de la campagne qui n'avait encore vu que quelques gros villages, il semble que ce devait être impressionnant de passer dans une ville aux rues bien entretenues, ornée de belles églises et de maisons bourgeoises, de couvents, de monastères et d'Instituts d'éducation; mais Jean ne se laissa distraire par rien.

« La première connaissance que je fis, écrit-il, fut Don Eustache Valimberti, de chère et vénérée mémoire. Il me donna beaucoup et d'excellents conseils pour me préserver des dangers; il m'invitait à lui servir la Messe, et c'était pour lui une occasion de me dire quelques mots. Il me présenta au préfet des études, un dominicain, le P. Sibilla, et me mit en relation avec les autres professeurs. Les cours étaient déjà commencés. Comme j'avais jusque-là étudié un peu de tout, mais sans beaucoup d'ordre, on me conseilla d'entrer en sixième, ce qui correspondait à l'année préparatoire de latin. Le professeur, T. Pugnetti, me témoigna la plus grande charité; il s'occupait beaucoup de moi en classe, m'invitait à aller chez lui, et me voyant si âgé et plein de bonne volonté, il n'épargnait rien pour me venir en aide.

« Mais mon âge et ma taille faisaient de moi comme un pilier au milieu de mes camarades. J'avais hâte de me tirer de cette situation; et au bout de deux mois, comme j'étais devenu le premier de la classe, je pus passer un examen et être admis en cinquième. J'en fus bien content parce que les élèves étaient un peu plus grands et que j'avais Don Valimberti pour professeur.

(1) En 1884, Don Bosco rappelait à Filippello cette conversation et ajoutait: Eh bien! est-ce que je suis devenu Curé?

Deux mois après, me trouvant de nouveau la tête de la classe, je fus par exception admis à un nouvel examen et j'entraï en quatrième.

« J'avais alors pour professeur Joseph Cima, qui était très dur pour la discipline. Se voyant arriver au milieu de l'année un élève grand et gros comme lui, il dit en plaisantant devant tous les élèves. — Ce nouveau doit être ou une grosse taupe ou un grand génie. Qu'est-ce que vous en pensez ?

« — Et moi, tout déconcerté de cet accueil, je répondis : — Quelque chose entre les deux : c'est un garçon plein de bonne volonté qui veut faire son devoir et avancer dans les études. — Ces paroles firent plaisir au professeur, qui plus plus affable que de coutume reprit : — Eh bien, si vous avez bonne volonté, vous êtes en bonnes mains : avec moi vous ne resterez pas sans rien faire. Quand vous aurez quelque difficulté, dites-le moi et je vous aiderai. — Je le remerciai de tout cœur.

« Il y avait deux mois que j'étais dans cette classe quand un petit incident fit parler de moi. Un jour le professeur expliquait la vie d'Agésilas, de Cornelius Nepos. J'avais oublié mon livre à la maison et pour ne pas faire remarquer cet oubli, je tenais en mains la grammaire latine. Mais ne sachant sur quoi fixer les yeux, je tournais machinalement les pages en avant ou en arrière, tout en écoutant attentivement le professeur. Mes camarades s'en aperçoivent. Il y en a un qui se met à rire, puis un autre, et bientôt le désordre est général.

« Qu'est-ce qu'il y a donc ? demande le professeur, et comme tous avaient les yeux sur moi, il m'ordonne de faire la construction et de répéter ses explications. Je me lève alors et toujours avec ma grammaire à la main, je répète par cœur le texte, la construction et tous les commentaires du professeur. — Quand j'eus fini, tous les camarades comme d'instinct poussent des cris d'admiration et applaudissent.

« Inutile de dire que le professeur entre violemment en colère : c'était d'après lui la première fois qu'il ne pouvait tenir la discipline. Il me donna une calotte que j'esquivai en baissant la tête ; puis tenant la main sur ma grammaire, il demanda à mes voisins la cause de ce désordre. Et eux tandis que je voulais moi même l'exposer respectueusement, répondirent que je n'avais jamais eu que la grammaire sous les yeux, et que cependant j'avais expliqué tout comme si j'avais eu mon Cornelius. Le professeur prit alors la grammaire et me fit encore expliquer deux phrases ; puis passant de la colère à l'étonnement et à l'admiration, il me dit :

« — A cause de votre excellente mémoire, je vous pardonne votre oubli : vous avez là un don

merveilleux : tâchez d'en faire toujours bon usage. »

Mais, outre ces dons d'intelligence et de de mémoire, il semble qu'il y eût aussi de temps à autre quelque vertu secrète qui l'aidait. Telle est l'opinion de ceux de ses anciens disciples qui nous ont raconté ce qui suit :

Une nuit, il rêva que le professeur avait donné la composition et qu'il la faisait. A peine éveillé, il saute du lit et se met à écrire ce devoir : c'était une version latine ; puis il en fait la traduction, avec le concours d'un prêtre de ses amis. Or qu'arriva-t-il ? Ce matin-là le professeur dicte comme composition précisément ce que Jean avait rêvé ; de sorte que sans prendre le dictionnaire et en peu de temps il écrit le travail comme il se rappelait l'avoir fait en songe, en tenant compte des corrections qu'on lui avait indiquées : c'est dire que le travail était parfait. Le professeur, l'interroge et reste profondément étonné de ce fait étrange.

Une autre fois il remit le travail après si peu de temps que le professeur ne pouvait comprendre comment il était si promptement venu à bout de tant de difficultés grammaticales : mais le travail était parfait. Au comble de la stupeur, le professeur demande à voir le brouillon. Jean l'apporte. Nouvelle surprise.

Le professeur avait préparé ce travail, juste la veille au soir, et comme il l'avait trouvé trop long, il n'en avait dicté que la moitié. Or, il le trouvait tout entier sur le cahier de Jean ; pas une syllabe de plus, ni de moins ! Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il n'avait pas été possible à Jean de l'écrire en si peu de temps ; on ne pouvait supposer qu'il fût entré chez son professeur qui habitait loin de sa pension.

Et alors ? Le Serviteur de Dieu avoue ingénument : J'ai eu un songe ! Il avait vu en songe le devoir tout entier, et en avait écrit le texte et la traduction avant de venir en classe.

Une autre fois il rêve que son frère Antoine est allé pétrir chez madame Damevino, dans une ferme voisine des *Bacchi* et a été saisi de la fièvre, qu'il le rencontre en route, l'interroge et reçoit cette réponse : — Je viens d'attraper la fièvre et je ne puis plus me tenir debout ; il faut que j'aïlle me coucher.

Le matin, il raconte ce rêve à ses camarades qui s'écrient : — Tu peux être sûr que c'est comme tu dis. — Et c'était la vérité. Le soir, son frère Joseph arrivait à Chieri, et Jean de lui demander tout de suite :

— Est-ce qu'Antoine va mieux ?

Joseph tout étonné, lui répond :

— Tu sais donc déjà qu'il est malade ?

— Oui, je le sais, répond Jean.

— Eh bien, je crois que ce ne sera rien : il a attrapé la fièvre hier, tandis qu'il pétrissait chez

madame Damevino; mais il va déjà beaucoup mieux.

Pour ces faits et d'autres du même genre, ses camarades de collège l'appelaient *le songeur*.

Nous ne portons pas de jugement là dessus et nous n'en donnons aucune explication. Une tradition constante a perpétué ces souvenirs à l'Oratoire et le Vénérable interrogé sur ce point n'a jamais donné de démenti.

Mieux encore, nous verrons qu'il en a raconté d'autres lui-même et d'une magnificence incomparable. L'historien de Don Bosco ne peut donc pas les omettre, sinon ce serait comme vouloir faire l'histoire de Napoléon I^{er} sans parler de ses victoires. Le nom de Don Bosco et le mot *songes* sont corrélatifs; et si nous n'en parlions pas ici, des milliers et des milliers d'anciens élèves nous demanderaient: — Et les songes? — Mais encore une fois nous ne portons pas de jugement: pourtant la vie de Don Bosco est un tissu d'événements si merveilleux, qu'on ne peut s'empêcher d'y voir l'assistance divine immédiate; et le Vénérable lui même parlant de ces songes a dit à plusieurs reprises: — Appelez-les songes ou paraboles; donnez leur tel nom qu'il vous plaira, je suis certain que leur récit fera toujours du bien; — et à maintes reprises il en a certifié l'origine surnaturelle.

A Chieri, dans les premiers temps, le Serviteur de Dieu ne se lia d'abord familièrement avec aucun de ses condisciples. « Dans les quatre premières classes, écrit-il, je dus apprendre à mes dépens comment il faut se comporter avec les camarades. Dans ma pensée je les avais classés en trois catégories: les bons, les indifférents, les mauvais. Je pris la résolution d'éviter absolument ces derniers, d'entretenir avec les indifférents des relations courtoises, de me lier d'amitié avec les bons, mais de n'avoir de familiarité qu'avec les excellents, s'il s'en trouvait qui le soient réellement. Or, comme au début je n'en connaissais encore aucun, je me fis un devoir de ne me familiariser avec personne, bien attentif à fuir les occasions dangereuses même les plus éloignées. J'ai eu pourtant quelque peu à me défendre de quelques uns que je ne connaissais pas encore. L'un voulait me conduire au théâtre, un autre au jeu: tel autre encore à la maraude par les jardins et dans la campagne.

« Il y en eut même un qui eut le courage de me conseiller de voler chez la dame qui m'avait en pension quelque objet de valeur, pour me procurer de l'argent. Je réussis à me délivrer de ces malheureux en fuyant rigoureusement leur compagnie, à mesure que je venais à les connaître. Un général je répondais à leurs propositions que, par amour pour ma mère, je ne pouvais rien faire sans le consentement de la dame à qui elle m'avait confié ».

A cette déférence filiale envers la bonne Lucie, Jean gagna même matériellement. La diligence qu'il mettait à exercer dans la maison les plus humbles emplois, son bon sens, sa piété et toutes ses autres belles qualités déterminèrent cette bonne personne à le prier de s'occuper de son fils unique, qui était d'un caractère très vil, et beaucoup plus ami du jeu que de l'étude; et quoiqu'il fût dans une classe plus avancée que Jean, elle l'invitait à lui donner quelques répétitions.

Le Serviteur de Dieu en prit soin comme d'un frère. Avec de l'amabilité, quelques petits cadeaux, des récréations en famille, et surtout en lui faisant aimer la piété, il en fit un enfant docile, obéissant et laborieux, si bien qu'au bout de six mois, le jeune étourdi était tout transformé, satisfaisait son professeur et était des premiers de sa classe. Lucie Matta émerveillée dispensait Jean des frais de la pension, ne laissant à sa charge que son vestiaire et ses livres.

Ainsi le Vénérable devenait précepteur. La Divine Providence voulait qu'il s'exerce dès lors et tout le cours de ses études dans cette autre partie de son futur apostolat. Il le faisait avec amour, sans négliger pour cela les professions qu'il avait déjà exercées auparavant. Son activité était inlassable. Les heures que les étudiants consacrent d'habitude à la récréation, il les employait à des travaux manuels. Un atelier de menuiserie était près de la maison, il y apprend à raboter, à équarrir, à scier les planches, à manier le marteau, le ciseau, le vilibrequin, et il réussit à fabriquer des meubles, pas des plus élégants sans doute, mais appropriés aux besoins du ménage.

Quelquefois il travaillera pour son compte, quelquefois pour ses bienfaiteurs: ainsi désignait-il toujours ceux qui le tenaient en pension.

D'autre part, sa piété douce et sans ostentation ne tarda pas à lui gagner la sympathie, l'affection et l'estime de tous ses camarades.

Ils commencèrent par le fréquenter pour passer un bon moment et écouter ses histoires, puis c'était pour se faire aider dans leurs devoirs; enfin ils accouraient à lui tout simplement pour être en sa compagnie, comme auparavant les camarades de Murialdo et de Châteauneuf. C'est ainsi que se crée la *Confrérie de la gaieté*: titre des mieux choisis, puisque chaque membre s'engageait à chercher comme livres, sujets de conversation ou matière à récréation, ce qui pouvait contribuer à entretenir la gaieté; et par contre on devait s'interdire tout ce qui pouvait provoquer la tristesse, et surtout tout ce qui était contraire à la loi de Dieu. Les blasphémateurs, ceux qui proféraient en vain le saint nom de Dieu étaient immédiatement exclus de la société, comme indignes d'en être

membres. Jean était le chef de cette association, et de commun accord avec les camarades, il avait établi comme fondement de leur union ce règlement en deux articles:

1° Les membres de la *Confrérie de la gaieté* doivent éviter toute conversation, tout acte contraire à la vie chrétienne.

2° Ils seront exacts à remplir leurs devoirs d'écoliers et leurs devoirs de chrétiens.

« Les dimanches et les jours de fête, — écrit Don Bosco — après la réunion de la Congrégation au collège, nous allions à l'église S. Antoine, où il y avait un admirable cours de catéchisme donné par les PP. Jésuites; on y rapportait des exemples si bien choisis qu'ils demeuraient pour toujours imprimés dans la mémoire.

« En semaine, la *Confrérie de la gaieté* avait une réunion chez l'un des adhérents pour causer religion; et les autres y venaient s'ils en avaient envie. Garigliano et Braia étaient des plus assidus (1).

« On se récréait gentiment; puis c'était quelque conférence sur un sujet de piété, des lectures de religion, quelque prière: on se donnait de bons conseils, et on s'avertissait mutuellement de ses défauts. Sans le savoir, nous mettions en pratique cette parole sublime:

« *Bienheureux celui qui a quelqu'un pour l'avertir* et celle de Pythagore: *Si vous n'avez pas d'ami pour vous signaler vos défauts, payez un ennemi qui vous rende ce service*, et cette autre de l'Esprit Saint: *Il faut préférer un reproche franc à un amour qui se cache; les blessures faites par un ami valent mieux que les baisers trompeurs d'un ennemi*.

« Outre ces réunions familières, on allait aussi assister aux sermons, on se confessait et on communiait souvent ».

Il est bon de noter ici qu'à cette époque la religion avait la place d'honneur dans les écoles secondaires. Si un professeur laissait entendre une parole libre ou contre la religion, il était aussitôt destitué; une telle sévérité à l'égard des professeurs laisse à supposer ce que ce devait être pour les élèves. Ceux-ci, les jours fériés, étaient tenus de se réunir dans l'église de la congrégation. On y faisait la lecture spirituelle, puis venait le Petit Office de la Ste Vierge, la Messe, et l'explication de l'Évangile; le soir, catéchisme, vêpres et instruction. Pour empêcher qu'on néglige les sacrements, chaque élève devait tous les mois présenter son billet de confession et à Pâques celui de Communion. Pour la Noël, obligation d'assister à un Triduum de prédications; pendant le Carême il y

avait catéchisme tous les jours avant la classe, et du Vendredi de Passion jusqu'au Mardi Saint on devait assister à une retraite.

La jeunesse de cette époque était aussi à l'abri d'un grave danger. Les sectes avaient bien commencé à répandre des publications irréligieuses, immorales et subversives; mais le roi Charles Albert avait eu hâte d'y remédier. Une ordonnance en date de septembre 1831 avait établi une commission spéciale chargée d'empêcher l'introduction de ce poison dans ses États. Inutile de dire que les maîtres veillaient aussi sur les lectures de leurs élèves.

« Cette religieuse et sévère discipline — assure Don Bosco — produisait d'admirables résultats. On passait plusieurs années de suite sans entendre un blasphème ou un mauvais discours. Les élèves étaient dociles, respectueux à l'école et dans la famille. Il arrivait souvent que des cours entiers étaient à la fin de l'année admis à la classe supérieure: c'est ce que j'ai vu trois ans de suite pour mes condisciples, en troisième, en seconde et en rhétorique.

« Ce séjour à Chieri m'a valu de précieux avantages, mais le plus important de tous est d'avoir pu trouver un confesseur stable dans la personne de l'abbé Maloria, Dr en théologie, chanoine de la Collégiale de Chieri.

« Il m'accueillait toujours avec la plus grande bonté, chaque fois que j'allais le trouver. Il m'encourageait à être plus assidu encore au confessionnal et à la Ste Table. C'était rare à cette époque de trouver quelqu'un qui donne ce conseil. Je ne me souviens pas de l'avoir reçu d'aucun de mes maîtres. Si quelqu'un se confessait et communiait plus d'une fois par mois, on le tenait pour un des plus vertueux; et beaucoup de confesseurs ne le permettaient pas. Quant à moi, je me tiens redevable au mien si je ne me suis pas laissé entraîner par quelques camarades à certains désordres dont les enfants sans expérience sont trop souvent victimes dans les grands collèges ».

Il ne suffisait pas à Don Bosco de donner le bon exemple. Son zèle pour le bien de ses camarades lui faisait mettre en œuvre toute sorte de moyens pour attirer à l'église même ceux qui n'étaient point membres de la *Confrérie de la gaieté*. Le dimanche après les offices et les jours de congé, il tâchait de les préserver de l'oisiveté et des compagnies dangereuses: il préparait des jeux à leur intention, ou les amusait avec des tours de physique dont ils étaient avides. Souvent il les conduisait en promenade hors de la ville; et le but était toujours quelque église paroissiale ou sanctuaire: on y entraînait adorer le Saint Sacrement et vénérer l'image de la Ste Vierge.

(1) Garigliano et Braia — ajoute Don Bosco — prenaient volontiers part à cette honnête récréation, mais à condition qu'elle eût lieu une fois terminés les devoirs de classe. L'un et l'autre étaient amis de la retraite et de la piété: ils me donnaient toujours de bons conseils.

LES FÊTES CENTENAIRES (1)

REPUBLIQUE ARGENTINE,

Le Président de la République à l'inauguration d'un nouveau Collège Salésien.

Dans l'Argentine, les villes et villages où se trouve une maison Salésienne ou une union d'anciens élèves et de coopérateurs ont tous commémoré avec la plus grande solennité la date centenaire de la naissance de Don Bosco. Il va de soi que Buéno Aires a tenu le premier rang.

Buénos Ayres.

Le samedi 14 août, l'archevêque, Mgr Espinosa, a béni et déclaré inauguré le nouveau Collège et Patronage S. François de Sales d'Almagro, construit sur les plans de notre confrère Don Ernest Vespignani: à la cérémonie ont assisté comme parrain et marraine S. Exc. le Président de la République Dr. Victorin de la Plaza et Madame Ersilie Cambral Munter de Anchorena.

Le Chef de la Nation était assisté du Ministre des Affaires étrangères et des Cultes Dr. Joseph L. Murature, du Ministre des Travaux publics Dr Moyano, de l'Intendant Municipal Dr. Arthur Gramajo et de nombreuses dames du Comité des Coopératrices Salésiennes.

Trois mille enfants des divers Collèges Salésiens de la capitale en costume de gymnastes, rangés le long des rues, ont accueilli le premier Magistrat de la Nation et l'ont escorté jusqu'au Collège où l'Inspecteur Salésien, Don Joseph Vespignani, l'attendait à l'entrée. Un de nos élèves lui a donné le salut de bienvenue.

Après la bénédiction du nouvel édifice, le Dr. Jean Cafferata, de la Chambre des Députés, a prononcé un discours sur l'œuvre sociale et patriotique des Collèges Salésiens dans l'éducation de la jeunesse.

En voici quelques passages qu'on ne peut lire sans émotion. On y sent vibrer l'âme de cet insigne bienfaiteur.

En ma qualité d'ancien ami de l'admirable Société Salésienne que j'ai appris à aimer tout enfant pour l'admirer ensuite homme fait, je viens offrir à Don Bosco pour le centenaire de sa naissance l'hommage d'une parole qui n'a certainement pas l'accent et le charme de tant d'autres plus éloquentes, mais qui pourtant ne le cède à aucune autre pour l'affection profonde et l'ardente sympathie que j'ai toujours manifestée.

Comme Argentin je me fais le porte-parole de la reconnaissance nationale envers l'œuvre Salésienne qui produit parmi nous des fruits si excellents, si remarquables, et je veux contribuer à sa glorifica-

tion. Comme représentant du peuple, je constate que ce peuple lui est redevable de grands bienfaits. Comme catholique je rends hommage à la mémoire d'un Fils bien aimé de l'Eglise, colonne de sa foi, messager de sa doctrine, soldat de sa cause, héros de ses luttes...

« Ce n'a jamais été sans une profonde émotion que les jours de fête j'ai assisté à quelque réunion chez les Salésiens, et j'ai toujours évoqué alors le souvenir de l'Apôtre dont l'esprit semble planer comme une bénédiction céleste au dessus des têtes de ces enfants, pour les arracher aux séductions du vice et aux dangers de l'abandon, de la perversion et du crime.

« D'une manière première informe et grossière, le zèle de Don Bosco et de ses fils obtient des chefs d'œuvre incomparables.

« Ce sont des étudiants, des ouvriers, des professeurs, des employés, des pasteurs d'âmes qui sortent de cette masse en apparence informe, tels que des jets de feu d'une masse incandescente. Il se crée ainsi une race d'hommes sains qui ont une idée claire de la vie, de leur propre responsabilité, de leurs propres devoirs, qui ont le cœur généreux, l'esprit pondéré, le caractère ferme et qui s'introduisent dans la société comme contre poids et équilibre pour la défendre du désordre, de l'anarchie, de la révolution...

Pensons un peu à l'avantage que procure à la Société, à la Nation, à notre Capitale cette maison de Don Bosco avec son Patronage, où sont accueillis jusqu'à 2000 enfants qui viennent y trouver les délassements physiques et l'éducation spirituelle. Et semblables à ce Patronage et à cette maison sont les autres de Buéno Aires et les autres encore depuis Juijuy jusqu'au fond de la Patagonie: maisons de bénédiction, disséminées sur le sol de la Patrie...

« ...Mais je ne m'acquitterais pas complètement de la tâche que j'ai assumée en prenant la parole, si à la fin de ce bref éloge de Don Bosco et de son œuvre, je ne vous invitais, à vous pénétrer de toute son importance sociale, de toute sa valeur pour le développement de notre progrès, de toute son excellence pour l'éducation de notre peuple. Aussi faut-il que vous tous pour correspondre à vos sentiments religieux, ou à vos aspirations patriotiques ou à votre désir de rénovation sociale, vous accordiez à cette œuvre protection, encouragement, coopération, assurés que vous accomplissez une œuvre de Religion de justice sociale, de vrai patriotisme.

« Aloys nous aurons bien mérité de la Religion, de la Société, de la Patrie ».

Après ce discours eut lieu dans la cour de l'Institut solennellement inauguré, une séance de gymnastique des plus attrayantes, donnée par les groupes des divers collèges séparément d'abord, puis tous réunis: ensuite le Président, l'Archevêque et les autres Autorités firent une visite aux Ecoles Professionnelles du Collège Pie IX qui est

(1) Voir les deux numéros précédents du Bulletin.

à côté et se retirèrent manifestant leur admiration et leur satisfaction.

Le Dimanche 15 août, plus de cinq cents anciens élèves assistaient à la messe célébrée par l'Inspecteur Don Joseph Vespignani et faisaient tous la Ste Communion. Un peu plus tard, ils assistaient à la Grand Messe et ensuite s'asseyaient à table avec leurs anciens supérieurs. De nombreux toasts,

présente de la main à un enfant qui alors va offrir à sa Mère céleste le lis de sa jeunesse chrétienne.

En haut, de chaque côté, les dates 1815-1915 et en bas 1er Centenaire de Don Bosco.

En Patagonie.

La date solennelle a été aussi dignement commémorée dans les territoires de la Patagonie qui ont été le rêve de Don Bosco et ont toujours eu sa prédilection.



BUENOS AYRES — Nouveau Collège et Patronage S. François de Sales
Hommage de la Nation Argentine à Don Bosco pour le 1er Centenaire de sa naissance.

expression de la plus vive reconnaissance envers Don Bosco leur père commun, furent couronnés par le salut de Don Vespignani qui parle aux assistants comme un père et un ami.

Tous les journaux de Buénos Ayres ont parlé de Don Bosco et de l'Œuvre Salésienne en des articles accompagnés de nombreuses illustrations.

Le *Pueblo* a voulu y consacrer 17 de ses longues colonnes, avec 18 illustrations.

Le Conseil National des Anciens Elèves a fait imprimer un timbre commémoratif des plus gracieux, qui s'est beaucoup répandu. Le Vén. Don Bosco est aux pieds de N. D. Auxiliatrice; il la

On nous écrit de Viedma :

La Commémoration du Centenaire de notre Vénérable Père préparée par un triduum de Conférences, a été imposante.

Le 15 août, le vaste théâtre du Collège S. François de Sales était déjà littéralement envahi une heure avant la conférence de clôture que devait donner Don Pedemonte. A cette Conférence assistait S. Exc. le Gouverneur du Territoire, le Dr. Pierre A. Serrano, entouré des autorités civiles et militaires, des notabilités de la Capitale et d'un nombre considérable d'ouvriers.

Nos Coopérateurs et Coopératrices y étaient

presque au complet, ainsi que nos anciens élèves, heureux de manifester cette fois encore leur admiration et leur reconnaissance.

Le « Flores de Campo » l'organe des Catholiques du Territoire, et qui fut fondé par Mgr. Cagliero, a contribué beaucoup à ce succès par une série d'articles publiés ces derniers temps.

Du Chubut, le Missionnaire Don Bernard Vacchina nous écrit :

Une suite de circonstances providentielles a fait que dans le centre de la Patagonie, dans le Chubut à peine connu, on va voir s'élever un monument à Don Bosco et un temple à N. D. Auxiliatrice. Le monument sera placé le long d'une des rues les plus belles et en face de la place principale. La Municipalité a offert un subside; le reste sera donné par la population.

Nous avons aussi une grande partie des matériaux pour la construction de l'église. Le Gouvernement nous en a imposé le plan; mais il nous donne aussi les moyens... Elle sera de style gothique avec un beau clocher de 32 mètres. Les cloches ont été commandées et peut être sont-elles déjà à Buenos Ayres.

En Colombie.

Nous reparlons des fêtes célébrées dans cette République pour enregistrer le texte des adhésions du Sénat et de la Chambre des Députés en réponse à notre Confrère Don Aime qui leur avait communiqué le programme des solennités:

RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE

N° 249

Sénat
Secrétariat

Bogotá, le 11 août 1915.

Au Rév. Supérieur des Salésiens,
En Ville.

J'ai l'honneur de faire parvenir à Votre Révérence l'ordre du jour approuvé par le Sénat dans la séance d'aujourd'hui.

Le Sénat s'associe aux dévoués Salésiens dans la célébration du 1er Centenaire de la naissance de Don Bosco, insigne bienfaiteur de la jeunesse abandonnée: et il veut que cette délibération soit communiquée au Supérieur de l'Institut de la Capitale.

Que Dieu vous protège!

Charles Tamayo.

RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE

N. 15

Chambre des Députés
Bureau de la Présidence

Bogotá, 11 août 1915.

Au Très Rév. Don Antoine Aime
Inspecteur des Salésiens.

Ce m'est une vive satisfaction et un grand honneur d'avoir à faire parvenir à votre Révérence l'Ordre du jour que cette Assemblée a approuvé dans

la séance de ce jour, au reçu de votre aimable communiqué en date d'hier.

Voici l'ordre du jour :

La Chambre des Députés prenant occasion de la Note lue à la séance,

Considérant:

1° Que le lundi 16 du courant s'accomplit le 1er Centenaire de la naissance du Vén. Jean Bosco Fondateur de la Société Salésienne et de divers autres Instituts de charité et de bienfaisance, et

2° Que la République a contracté une dette particulière de reconnaissance envers les membres de la digne Société Salésienne pour les importants services qu'elle a rendus et continue de rendre dans l'éducation de la jeunesse, surtout de celle de la classe la plus déshéritée, et pour l'assistance aux lépreux de Colombie,

DÉCRÊTE.

De s'associer aux hommages qui à l'occasion du 1er Centenaire de l'illustre Fondateur sont rendus à sa mémoire: et par cet acte la Chambre se fait l'interprète des sentiments de tout le peuple Colombien.

Cet ordre du jour sera envoyé au Rév. Inspecteur des Salésiens de Colombie, en réponse à la Note qu'il a bien voulu nous adresser, et sera publié par voie d'affiches.

Avec la plus profonde estime, j'ai l'honneur de me dire de Votre Révérence

Le très dévoué serviteur

R. Quijano Gomez.

Dans les autres Etats de l'Amérique du Sud dans le Brésil, le Pérou, le Chili, l'Uruguay, la Bolivie, les Salésiens ont vu également s'unir à leurs solennités centenaires les autorités civiles qui ont pris cette occasion pour rendre hommage à l'action bienfaisante de l'œuvre salésienne au milieu du peuple.

A Villa Colon (Uruguay), inauguration d'un grandiose monument en l'honneur de Don Bosco.

A New York, l'archevêque, Mgr Farley a présidé les fêtes religieuses et l'académie musico-littéraire qui s'est tenue à l'école paroissiale, avec grand concours de peuple.

A S. Francisco, en Californie, Solennités religieuses le 15 et le 16 août présidées par l'évêque Mgr Hedward.

A Philadelphie, bien que l'Institut Salésien soit de fondation récente, on a cependant pu célébrer solennellement le Centenaire.



Pensée à méditer.

Si le ciel t'éprouve aujourd'hui, c'est pour te rendre plus compatissant aux maux des autres. Le cœur est comme ces sortes d'arbres qui ne donnent leur baume pour guérir les blessures qu'après avoir été blessés eux mêmes.

CHATEAUBRIAND.

UN JUGEMENT SUR LES MISSIONS SALÉSIENNES.

Le R. P. Grisar de la Cie de Jésus, a récemment fait paraître une étude sur les Missions Salésiennes; nous lui empruntons les données suivantes :

La Pieuse Société Salésienne.

Don Bosco était un organisateur de génie: il a su mettre toutes les ressources de son époque au service de son idéal. Avec lui, les Salésiens ont imprimé à l'œuvre des Missions une impulsion remarquable. L'activité qu'ils y ont déployée pour l'œuvre de l'éducation et le progrès des arts et de l'industrie est digne de tout éloge.

Ils ont réussi à ranimer au sein de leur pays l'intérêt pour les Missions lointaines et à leur susciter des vocations. Ils ont créé certaines institutions que d'autres ont imitées depuis, et en même temps ils ont mis en usage, en les perfectionnant, les moyens déjà expérimentés par d'autres. Tout ce qu'ils font porte l'empreinte d'une prompte activité qui sait tirer parti de tout expédient et des progrès réalisés.

Tout d'abord Don Bosco a su mettre en œuvre la condition fondamentale pour la réussite des missions: leur donner des ouvriers habiles et nombreux. Ce fait mérite d'être noté, si on considère que pendant de longues années sa Société, s'est recrutée presque exclusivement en Italie, qui, chacun le sait, n'est pas à notre époque très fertile en Missionnaires.

Comment se fait-il que cette Société, jeune encore, et malgré le travail croissant qu'elle a en Europe ait pu laisser partir des phalanges si nombreuses de Missionnaires? D'abord l'activité des Salésiens en Europe au milieu de la jeunesse leur a offert l'occasion de susciter les vocations ecclésiastiques et religieuses. D'après une statistique de l'année 1898, la Société comptait alors dans ses écoles, pensionnats et écoles professionnelles d'Italie 10.923 élèves, et dans 63 Patronages plus de 13.300 membres assidus. Ajoutez-y ceux des autres États Européens, 8000 élèves et 8700 patronnés D'où pour l'Europe seulement un total de plus de 40.000 enfants en relation active et incessante avec les Salésiens.

On comprend que beaucoup de ces élèves sont entrés dans la Pieuse Société. Et même dans les pays d'outre-mer les fils de Don Bosco n'ont pas négligé le point important de l'accroissement de leur Société: ils ont réussi à établir des Noviciats florissants dans l'Amérique du Sud, si, pauvre pourtant en vocations ecclésiastiques.

A l'exemple de Don Bosco.

En se conformant fidèlement à l'esprit de Don Bosco, ses fils se sont appliqués et avec raison à gagner à leurs œuvres les autorités ecclésiastiques et civiles. Ils y ont réussi presque partout, bien

que dans l'Amérique du Sud certains États et beaucoup de villes soient dominés par la secte. Dans leurs collèges on cultive le patriotisme; à l'occasion des fêtes nationales, ils rendent hommage solennel aux autorités, par des fêtes, des exécutions musicales, des représentations théâtrales; ils se montrent reconnaissants envers les Autorités de l'Eglise et de l'Etat et gagnent ainsi leurs sympathies. Les Présidents d'États, tout comme les Evêques font leurs visites dans les Instituts Salésiens, et honorent de leur présence les expositions de travaux manuels, les distributions de prix et les concours scolaires.

Ce n'est pas seulement l'apparat extérieur, qui est toutefois d'une grande importance dans l'Amérique du Sud, ce sont surtout les résultats évidents de leur œuvre d'éducation et de progrès qui ont gagné aux Salésiens les sympathies de tous les gouvernants bien intentionnés.

Ecoles professionnelles et instituts d'éducation.

Les Fils de Don Bosco apportent aux États de l'Amérique du Sud ce qui y est nécessaire: arts, commerce, agriculture, écoles professionnelles; ces dernières sont installées d'une façon modèle et dirigées par des maîtres expérimentés: On y suit des programmes bien pondérés, selon la pensée du grand pédagogue Don Bosco, de sorte que les élèves apprennent à la fois la pratique et la théorie du métier.

Des examens semestriels publics font foi de leurs progrès; les expositions de travaux manifestent aux nombreux visiteurs l'activité et la haute valeur des écoles.

Revenons à l'action principale des Salésiens. Outre les Ecoles professionnelles, ils ont établi dans toute l'Amérique du Sud des Orphelinats, des Instituts d'enseignement élémentaire et moyen qui jouissent d'une grande estime: ainsi, le vaste collège secondaire de Nictheroy, près de Rio de Janeiro, est très renommé dans tout le Brésil; il reçoit régulièrement la visite du Président de l'État. Par le moyen de ces nombreuses écoles les Fils de Don Bosco forment pour ces États une génération forte, affectionnée au travail et donnent à l'Eglise de l'Amérique méridionale ce qui lui manquait jusqu'à présent, je veux dire des hommes de foi dans la classe moyenne.

Les anciens élèves.

Afin de conserver l'esprit religieux au sein de cette jeunesse, ils ont fondé partout des Associations d'anciens Elèves qui ont pour adhérents des hommes de toutes les conditions sociales. A Buénos Ayres, en 1911, cette Société comptait environ 2000 membres, qui régulièrement rendent visite à leurs anciens maîtres, se groupent pour des com-

munions générales, des pèlerinages, etc. Les diverses Associations ont formé dans ces derniers temps une fédération générale qui tient d'importantes assemblées dans les villes principales. Par ce moyen on obtiendra, du moins dans l'avenir, que les élèves des écoles religieuses, à leur sortie du collège ne s'abandonnent pas à la tiédeur générale; ces hommes leur seront une aide puissante pour se conserver chrétiens.

Pour la jeunesse abandonnée.

Dans l'Amérique du Sud, les Salésiens s'occupent également de la jeunesse abandonnée, à l'e-

Selon le système de Don Bosco, les prêtres et les maîtres chargés de la surveillance doivent se renplacer auprès des enfants, de façon à ne jamais les laisser seuls; ils pratiquent ainsi le *Système préventif* qui, rendant les manquements plus difficiles par suite de cette surveillance continuelle, réduit les punitions au minimum.

Pour le bien du peuple.

Les moyens mis en usage par les Salésiens pour se concilier la bienveillance des Autorités civiles et ecclésiastiques leur servent aussi à gagner le peuple. Leurs écoles, la fréquence des solennités



BUENOS AYRES — L'arrivée du Président de la République au nouveau Collège.

xemple de leur Fondateur. Ils ont ouvert partout de nombreux Patronages, où selon les enseignements de Don Bosco, ils ont à côté des cours d'instruction religieuse, des cours de musique, de chant et tous les sports en usage. En beaucoup d'endroits les Patronages ont des écoles du soir annexes.

En 1907, 6000 enfants fréquentaient les Patronages Salésiens dans l'Argentine, 2700 au Brésil, 2000 dans l'Uruguay et le Paraguay; en y ajoutant ceux des autres Etats, on a un total de 16.000. C'est avec le plus vif empressement que les enfants accourent à ces Patronages, où les choses sont organisées en harmonie avec leur tempérament remuant et tapageur.

et expositions de travaux, leurs fanfares et les séances académiques, tout cela attire aussi à leurs églises le peuple souvent indifférent. Leurs fêtes religieuses sont célébrées conformément aux goûts et aux besoins des populations de l'Amérique du Sud. On y déploie une grande pompe; les hauts dignitaires ecclésiastiques et les orateurs les plus célèbres y assistent et y prennent la parole; les églises elles-mêmes sont construites avec beaucoup d'art. Telles de ces églises, celles par exemple de Buénos Ayres, de Saint Paul, de Nicheroy etc., peuvent bien être classées parmi les plus somptueuses de l'Amérique du Sud; tandis que d'autre part les concours publics de catéchisme réveillent l'intérêt en faveur de l'enseignement religieux et que

la dévotion à la Madone de Don Bosco se propage pour le plus grand bien du peuple.

Ils ont également recours aux Associations: ainsi la Pieuse Union des Coopérateurs est florissante dans toute l'Amérique du Sud.

Voilà comment l'œuvre de Don Bosco, se continue, prolongement de son action et de ses bienfaits.

On pourrait en trouver la formule synthétique dans cette réponse que fit un jour Don Bosco au comte de Collegno, qui voulait savoir, de quels moyens il usait pour former cette foule d'enfants à la vertu et les discipliner: « C'est tout simplement l'instruction, jointe à une charité douce, patiente et indulgente. Ici l'amour a plus d'empire que la force, ou plutôt c'est lui seul qui règne ».

PAGE À RELIRE.

Il est infiniment probable que les Français nous donneront bientôt une tragédie: mais que ce spectacle ait lieu ou n'ait pas lieu, voici ce qui est certain, mon cher chevalier.

L'esprit religieux, qui n'est pas du tout éteint en France, fera un effort proportionné à la compression qu'il éprouve, suivant la nature de *tous les fluides élastiques*.

Il soulèvera des montagnes. Il fera des miracles. Le Souverain Pontife et le sacerdoce français s'embrasseront, et, dans cet embrassement sacré ils étoufferont les maximes gallicanes.

Alors le clergé français commencera une nouvelle ère et reconstruira la France, — et la France prêchera la religion à l'Europe — et jamais on n'aura rien vu d'égal à cette propagande. Si l'émancipation des catholiques est prononcée en Angleterre, ce qui est possible et même probable, et que la religion Catholique parle en Europe français et anglais, souvenez-vous bien de ce que je vous dis, mon cher auditeur, il n'y a rien que vous ne puissiez entendre.

Et si l'on vous disait que dans la courant du siècle on dira la messe à Saint-Pierre de Genève et à Sainte-Sophie de Constantinople, il faudrait dire: Pourquoi pas?

JOSEPH DE MAISTRE.

Ces lignes ont été écrites en 1819; nous en voyons déjà en partie la réalisation. Jamais le clergé de France n'a été plus étroitement uni à Rome; et qui donc parle encore des maximes gallicanes?

En Angleterre le catholicisme fait des progrès merveilleux et s'impose à l'attention respectueuse de tous; les retours seraient beaucoup plus nombreux, s'il n'y avait pas à lutter contre certains préjugés qui font considérer l'Eglise Catholique comme une Eglise étrangère.



TRÉSOR SPIRITUEL.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement communiqué, visiteront quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, visiteront leur Oratoire, et y prieront aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'INDULGENCE PIÉNIÈRE:



Buenos Ayres: Le rencontre du Président de la République avec l'inspecteur Salésien, Don Vespignani.

en Janvier :

- le 1er, la Circoncision de N. S. J. C.
- le 6, l'Epiphanie.
- le 18, la Chaire de S. Pierre.
- le 23, les Epousailles de la Ste Vierge.
- le 24, la Ste Famille.

en Février :

- le 2, la Purification.
- le 25 l'Annonciation.



NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO

Une fleur de la Patagonie:

Zéphyrin Namuncurá.

Le 6 du mois de Mai dernier, à Rome, a eu lieu l'exhumation des restes de Zéphyrin Namuncurá, jeune Patagon du Rio Negro mort à Rome le 11 Mai 1905, et voici en quels termes vers la même date s'exprimait à son sujet l'Inspecteur des Maisons Salésiennes de la République Argentine.

Cette fleur transplantée de la Patagonie, au centre de la catholicité avait excité l'admiration de plusieurs éminents personnages et même de Sa Sainteté le Vénéré Pontife Pie X.

Zéphyrin était fils du grand cacique Manuel de la tribu des Namuncurá, une des plus vaillantes à lutter pour son indépendance, mais qui une fois soumise le fut toujours avec loyauté.

Dans une relation de Mgr Costamagna en date du 27 Avril 1879, nous rencontrons déjà le nom du Cacique Manuel; il offre le *malé* au missionnaire et lui donne pleine liberté d'instruire et de baptiser ceux de sa tribu.

Plus tard, il se fait baptiser lui même et devient un auxiliaire puissant des missionnaires auprès de ses frères Indiens.

Son fils Zéphyrin fut baptisé à Choël Choël par Don Milanesio, missionnaire salésien, le 24 Octobre 1888: il était né le 20 août.

A peine eut-il atteint l'âge de raison qu'il se fit remarquer par sa candeur, sa douceur et ses manières aimables; et il persévéra dans cette conduite pendant les années de sa vie errante des Pampas et plus tard quand il se préparait à l'apostolat.

Il était encore tout petit, quand un jour tandis qu'il jouait avec d'autres enfants sur les bords du Rio Negro, il tomba dans le fleuve et fut entraîné par le courant impétueux. Ses parents accourus aux cris des petits camarades, mais impuissants à le secourir, levèrent les mains au ciel, implorant miséricorde, et leur foi fut aussitôt exaucée: les eaux déposèrent l'enfant sain et sauf sur la berge un peu plus loin.

A partir de ce jour, l'enfant qui éprouvait sans doute quelque attrait intérieur se mit à

insister auprès de ses parents pour être conduit à Buénos Ayres, où on lui apprendrait le moyen



Zéphyrin Namuncurá.

d'être utile à ceux de sa race: il réussit enfin grâce à l'entremise du Dr. Saens Peña, alors président de la République Argentine: le cher enfant entra dans le collège Pie IX en 1897.

Ses Supérieurs sont unanimes à témoigner qu'il avança rapidement dans la vertu et dans les études, et sa préparation à sa première Confession et à sa première communion édifièrent tout le monde.

La ferveur avec laquelle il reçut ces Sacrements laissa une sorte d'empreinte sur tout son extérieur et mit dans son attitude quelque chose d'angélique: il se distingua dès lors entre tous ses camarades par sa piété sa diligence et sa

conduite, ainsi que par une confiance filiale et une tendre gratitude envers ses supérieurs.

Le 2 novembre 1901, on solennisait à Almagro le cinquantième anniversaire de l'entrée de Mgr Cagliero à l'Oratoire de Turin. Nanumcurà fut admis à sa grande joie à prendre part à la séance académique: et tous se rappellent encore les larmes qu'il versa et fit verser à l'assistance, lorsqu'après avoir fait allusion aux relations de sa famille avec le vaillant Prélat il ajoutait: « Qu'en serait-il de nous, si tu ne nous avais envoyé les Missionnaires? Que serais-je maintenant si tu n'étais passé par chez moi? Qui donc m'aurait montré le chemin du ciel? Après Dieu, c'est à toi que je suis redevable d'un si grand bienfait ».

C'était là l'effusion de ses sentiments intimes: son cœur ne voulait plus qu'une chose, sauver les âmes et surtout celles de ses chers Patagons. Il n'est pas possible de dépeindre la beauté de cette âme qui se manifestait dans sa conversation et dans ses nombreuses lettres qui respirent la bonté, la ferveur, la délicatesse du sentiment.

Dans une de ces lettres, datée de Viedma où on l'avait envoyé avec l'espoir que le climat serait plus favorable à sa santé, il disait à un Missionnaire qui avait dû se rendre en Europe;

«...C'est pour moi une grande consolation que de pouvoir vous manifester mes désirs. Je pense toujours à vous et à Mgr. Cagliero; et quand je suis pris de tristesse, je me console au souvenir des saints conseils que vous me donniez l'un et l'autre à Viedma... Comme je vous serais obligé, si vous vouliez bien là bas prier devant l'image de Marie Auxiliatrice pour votre pauvre Zéphyrin: j'en ai grand besoin. Je dois dans quelques jours aller dans la tribu, (près du fleuve Aluminé) et qui sait les assauts que le démon me livrera pour me faire tomber en son pouvoir et me précipiter d'abîme en abîme. Mais si vous priez pour moi notre bonne Mère Marie, Elle me sauvera, j'en suis sûr, et ne permettra pas que moi son enfant, je devienne l'esclave du démon, notre ennemi le plus acharné...

« Je me remets peu à peu et j'espère que le bon Dieu et la Ste Vierge me rendront bientôt la santé, si cela doit servir à la plus grande gloire de Dieu et au bien de mon âme.

« On m'a donné ici l'agréable emploi de petit sacristain du Collège, emploi digne d'envie, car il est si beau de vivre près de Jésus enfermé pour notre amour dans le saint Tabernacle! »

Et la Divine Providence qui l'avait aimablement dirigé vers les Collèges Salésiens d'Amérique, pour le former à la piété et à la science allait le faire conduire en Europe par les soins de Mgr Cagliero, qui venait d'être élevé à la

dignité archiépiscopale. Cette jeune fleur des terres régénérées venait en Italie, pour mieux se préparer à son futur apostolat. Il devait entrer d'abord dans nos Collèges, puis dans les Séminaires de la Ville Éternelle, si sa complexion délicate le lui permettait.

Les premiers temps, à sa grande joie il les passa auprès de notre vénéré Don Rua, à l'ombre du sanctuaire de N. D. Auxiliatrice et non loin de la tombe de notre bon Père Don Bosco. Ah! qu'il priaît avec délices au pied de cet autel qui avait vu Don Bosco dire l'adieu à ses premiers missionnaires! Il était immobile et recueilli au point qu'on aurait pu croire en extase.

Au mois de septembre il allait à Rome pour être présenté au Pape Pie X. Dans cette mémorable audience, il n'hésita pas à plaider auprès du Vicaire de Jésus Christ la cause de ses chers compatriotes; et il le fit en termes si touchants que le Souverain Pontife tout en le caressant ne put retenir ses larmes.

Mais le bon Dieu qui avait mis dans son cœur le désir de l'apostolat, voulut rendre plus méritoire encore son héroïque fidélité à son appel en lui faisant entendre qu'il voulait de lui encore davantage.

Au commencement de la nouvelle année scolaire, la Presse de Rome parlait avec admiration du jeune Prince Patagon, et lui, avec une ravissante simplicité se rendait à Frascati poursuivre ses études dans le Collège de Villa Sora. Mais malheureusement, tandis que son âme s'embrasait de plus en plus de saintes résolutions, sa santé au contraire ne cessait de décliner: il fut admis à l'hôpital des Frères de S. Jean de Dieu, à Rome, où il expira le 11 Mai 1905, après avoir donné des preuves indiscutables d'une grande vertu. Il avait dix-huit ans et allait terminer ses cours de grammaire.

Zéphyrin Namumcurà demeurera toujours un gracieux modèle de piété et de candeur, un exemple éclatant de l'action des vérités révélées sur une âme simple et généreuse, un précieux fruit des fatigues de nos Missionnaires.

Sa mort causait une vive douleur à tous ceux qui le connaissaient, en même temps qu'elle donnait la certitude, qu'après s'être envolé au séjour de la récompense, il y a entrepris un incessant apostolat d'intercession en faveur de ses compatriotes.

Nous avons voulu écrire cette courte biographie d'une ravissante fleur du désert, pour faire admirer sa fidèle correspondance à la grâce de Dieu.

Buenos Ayres 1915, dix ans après la mort de Zéphyrin.

JOSEPH VESPIGNANI
prêtre salésien.

Grâces et Faveurs de N. D. Auxiliatrice.

Declaration. — Conformément à la décision du Pape Urbain VIII nous déclarons que toutes les grâces ou faits rapportés dans le *Bulletin Salésien*, n'ont qu'une autorité purement humaine, et que nous les soumettons sans réserve au jugement du Saint Siège.

Je viens vous demander de bien vouloir m'aider à remercier N. D. Auxiliatrice et Don Bosco pour une grâce que j'ai obtenue par leur intercession.

Je me suis trouvé au cours de la guerre actuelle dans une situation excessivement grave. Je n'y voyais d'autre issue qu'une mort effroyable. Je commençai à invoquer notre bonne Mère du Ciel et Don Bosco et je leur promis de faire connaître leur intervention par le *Bulletin* si j'étais sauvé. Ma prière fut exaucée. Je fus épargné; je n'eus même pas de blessure.

Voilà pourquoi je vous écris aujourd'hui, mon Révérend Père; je viens accomplir ma promesse. Je n'ai pu le faire plus vite; nous n'avons guère de loisirs et nous écrivons quand nous pouvons.

Je vous serais très reconnaissant, mon Révérend Père, si vous vouliez faire connaître une fois de plus qu'on n'invoque jamais en vain la Madone de Don Bosco...

6 octobre 1915.

H., *prêtre infirmier.*

Trois officiers depuis le début de la guerre ont été merveilleusement protégés au milieu des plus grands dangers: je les avais mis particulièrement sous la protection de N. D. Auxiliatrice par l'intercession du Vén. Don Bosco.

30 octobre 1915.

M. d. B. à C.

A la suite d'une grave opération j'ai promis 5 francs pour les Orphelins de Don Bosco si le bon Dieu me rendait la santé. Par l'intercession de Marie Auxiliatrice et du Vénérable Don Bosco j'ai obtenu la grâce d'une prompte guérison et je viens m'acquitter de ma dette de reconnaissance.

J.

Devant subir une opération dangereuse, j'avais promis à N. D. Auxiliatrice si tout allait bien, la somme de cinq francs pour vos chers orphelins. Ma bonne Mère m'a exaucée, et je suis maintenant en pleine voie de guérison.

Hte Garonne, 1 octobre 1915.

M. V.

Désireux d'acquitter une dette contractée envers N. D. Auxiliatrice à la veille d'un examen, je vous envoie ci-joint la somme de 5 fr. Daigne la Bonne Mère m'accorder toujours sa protection si efficace.

R. S.

Je suis au front depuis le début de Décembre 1914 et j'ai toujours eu le grand bonheur d'y trouver toutes les consolations religieuses que j'ai pu désirer. Le bon Dieu m'a permis de m'en tirer sain et sauf jusqu'à ce jour et je lui demande tout particulièrement une grâce urgente actuellement; or le hasard m'a fait trouver il y a quelques jours dans une de nos cahutes (nous sommes campés en

plein bois) un des *Bulletins* de l'Œuvre Salésienne. Depuis ce jour j'ai tout particulièrement imploré N. D. Auxiliatrice et je suis *persuadé* qu'avec son aide puissante, j'obtiendrai ce que j'attends de la bonté divine.

Aussi je me permets, ne connaissant pas la cotisation de cette œuvre, de vous adresser un mandat de 20 fr que je vous prie d'employer comme vous le jugerez à propos; puis je vous serais reconnaissant de me faire connaître le montant de la cotisation et les Statuts de l'Association, désirant en faire partie dès maintenant. Si je puis vous demander l'aide de vos prières, je suis sûr de la réussite...

G. G.

Je vous envoie un mandat de 11 fr. pour des prières en faveur de nos chers soldats. Dieu les a protégés jusqu'à présent et nous espérons qu'il nous les rendra tous sains et saufs.

7 octobre 1915.

M. S.

Ayant invoqué notre bonne Mère pour qu'il ne soit pas fait d'opération à ma petite fille et ayant été exaucée, j'envoie cette messe en reconnaissance à la Ste Vierge, et en lui demandant de continuer sa protection sur ma famille.

Turin, 1915.

P. F. L.

Reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour faveurs obtenues: ci joint deux francs pour une messe pour les âmes des soldats français ou alliés morts pour la Patrie.

A. S. L.

Reconnaissance à N. D. Auxiliatrice pour m'avoir obtenu par l'entremise du Vén. Don Bosco et de Dominique Savio plusieurs grâces: ci joint un mandat poste de 6 francs.

Hyères, 15 septembre 1910.

M. G

En reconnaissance à N. D. Auxiliatrice qui m'a accordé sa protection, j'envoie deux francs pour une Messe en faveur des soldats morts pour le Pays.

Une vieille Française.

Je vous envoie la somme de 20 francs pour remercier N. D. Auxiliatrice des grâces qu'elle m'a accordées jusqu'à ce jour et aussi pour lui demander de continuer sa puissante protection à ma famille et plus particulièrement à mon fils toujours aux armées et sur le front.

10 novembre 1915.

M. de M.

o o o

Olmeto — J. G. 5 fr. pour grâce reçue, prière de célébrer une messe et de faire brûler un cierge en l'honneur de N. D. Auxiliatrice.

Avignon — B.: 5 fr en reconnaissance à Marie Auxiliatrice.

Jussy-Suez — R. C.: 5 fr pour une grâce obtenue de N. D. Auxiliatrice.

Cours — Mme G. L.: 9 francs en reconnaissance de grâces obtenues.

Montagnac — M. P.: 2 frs une messe de reconnaissance à N. D. Auxiliatrice, demande de prières pour la protection d'un absent.

- Chamalières* — Sr. S. Joseph: remercie N. D. Auxiliatrice pour diverses grâces obtenues.
Montbison — E. de J.: envoie un mandat de quinze francs en reconnaissance de grâce obtenues de N. D. Auxiliatrice.
Dieppe — Ctesse de C.: envoie 100 francs pour remercier N. D. Auxiliatrice d'une grâce reçue.
Sorgues — M. B. envoie 100 francs pour la Cause de Don Bosco et 20 pour ses défunts.
Seine et Oise — M. J. L.: envoie 80 francs pour le soutien des œuvres de Don Bosco et en reconnaissance à la Ste Famille d'une grâce obtenue.
Vailly — Mme la Baronne de Boumault envoie 1000 francs pour aider aux réparations du sanctuaire de N. D. Auxiliatrice et lui témoigner une reconnaissance de ses faveurs, voulant toujours recourir à sa bonté maternelle.
Délemont — F. R.: adresse 50 fr. en reconnaissance des grâces obtenues de N. D. Auxiliatrice.
X — Mme M. Leclerc: remercie N. D. Auxiliatrice et envoie 5 fr pour l'œuvre.
Cannes — Th. A.: envoie 3,50 pour une messe d'actions de grâces à N. D. A.
Oise — C. de Beaufort et sa mère 2 fr. 10: petits sous donnés à St Antoine de Padoue.
Ivyée — B. P. ayant été en partie exaucée par N. D. Auxiliatrice, envoie 15 fr. pour le Sanctuaire et demande à notre bonne Mère d'achever ce qu'elle a commencé.

NÉCROLOGIE.

M. Joseph Pidoud

(de Montagny la Ville, Fribourg, Suisse),

Un très ancien coopérateur salésien, ravi à l'affection des siens le 27 Juillet après une longue maladie supportée très chrétiennement. Nous le recommandons bien vivement aux prières des coopérateurs et nous offrons aux membres de la famille Pidoud, nos plus vives condoléances.

Monsieur Léon Harmel.

Monsieur Léon Harmel, presque nonagénaire, s'est éteint à Nice le 26 Novembre dernier. Nos lecteurs connaissent tous cet industriel qui avait su organiser chrétiennement son usine à Val des Bois, près de Reims.

Il avait continué en la développant l'œuvre fondée par son père Jacques Harmel. Mais quel que fût son désir de voir ses ouvriers accomplir leurs devoirs religieux, on n'en pourrait citer un seul qui y fût amené par la contrainte. Nous en savons un au contraire qui occupait un emploi de confiance et pendant de longues années n'a point fait ses Pâques. Il élevait très chrétiennement sa famille, mais par une contradiction étrange, il se privait lui-même de cette consolation; et c'était afin, disait-il, de pouvoir prouver par son exemple qu'au Val des Bois chacun jouissait d'une pleine liberté de conscience; à l'occasion il exposait son cas

aux ouvriers des environs en réponse à leurs attaques.

Il va sans dire que toutes les améliorations économiques réellement utiles à l'ouvrier existent au Val des Bois; et pour les rendre plus chères et plus utiles aux intéressés l'administration leur en est presque entièrement dévolue.

Monsieur Harmel fut un des premiers en France à apprécier et à aimer l'Œuvre Salésienne, nos Instituts l'avaient accueilli à plusieurs reprises, celui de Marseille en particulier, et nos jeunes apprentis ont entendu avec honneur sa parole inspirée de l'amour envers le divin Ouvrier de Nazareth.

Du vivant de Don Bosco et après sa mort, il s'est arrêté plusieurs fois à l'Oratoire de Turin avec les ouvriers qu'il conduisait en pèlerinage auprès du Saint Père; et personne ne s'étonnera de cette sympathie pour l'Œuvre Salésienne qui a tant de points de contact avec celle à laquelle il avait consacré son existence.

En demandant une prière pour le repos de son âme et en présentant nos respectueuses condoléances à sa famille nous demandons à Dieu de lui susciter de nombreux imitateurs!

COOPÉRATEURS DÉFUNTS.

- ANGERS: M. l'abbé Auguste Daugé, tué à l'ennemi.
 ORLÉANS: M. l'abbé Robichon, curé de *Gen*.
 REIMS: M. l'abbé E. Brouet, aumônier du Lycée, *Reims*.
 CAPE-TOWN: M. l'abbé Léon Pezè, prêtre salésien, né à Gouy (*Pas de Calais*).
 AJACCIO: Mlle Colombe de Roccaserra, *Arbellara*.
 ALBI: Mme Sophie Bancalis de Maurel d'Aragon, Ctesse d'Adhémar de Cransac, *Lavaur*.
 ANGERS: M. Louis Brécheret, *La Poitevinière*.
 — M. Louis Delahaye, »
 — Mlle Ernestine Baron »
 BORDEAUX: Mme Dudon, *Beautiran*.
 CHAMBÉRY: Mlle Amélie Belly, *Yenne*.
 MEAUX: Mlle Bollaert, *Fontainebleau*.
 NICE: Mlle Adèle Gide, *Nice*.
 — M. Léon Harmel, *Nice*.
 LYON: Mme Jeanne Crosez Ducreux, à *Ailleun*.
 PARIS: Mme le Boursicot, *Paris*.
 RODEZ: Mlle Palanque, *St-Geniez*.
 POLOGNE: M. Joseph Bogdański, *Maluszyn*.
 TOULOUSE: Mme Caussé, *Grenade S-Garonne*.
 — Mme Vve Micou »
 VERSAILLES: Mme Charlotte Térèse Duval, *Grigny*.
 — M. Ernest Duval, *Grigny*.
 — Mme Annette Duval, *Grigny*.
 — Mme Marie Térèse Duval *Grigny*.
 ITALIE: AOSTE: Mlle Marie Pélissier, *Châtillon*.
 SUISSE: M. Joseph Pidoud, de Montagny la Ville, *Fribourg*.

THEOLOGIA MORALIS ET DOGMATICA.

BONACINA ALOYSIUS Sacerdos

<i>Theologiae moralis universae manuale. Editio tertia aucta et recognita</i> (1908)	Libellae	3 50
A missionis pretio solutum	»	4 —

MORINO JOANNES Sacerdos

<i>Enchiridion Theologiae moralis ad mentem S. Alphonsi M. de Ligorio</i> <i>episcop. et doct. addita constitutione « Apostolicae fidei ».</i>	Libellae	3 50
Editio novissima		
A missionis pretio solutum	»	4 —

MUNERATI DANTIS SacerdosTheologiae Sacramentariae elementa.

1) <i>De Sacramentis in genere, de Baptismo et de Confirmatione.</i>	Libellae	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
2) <i>De Eucharistia</i>	»	0 40
A missionis pretio solutum	»	0 50
3) <i>De Poenitentia</i>	»	0 60
A missionis pretio solutum	»	0 70
4) <i>De Extrema Unctione, de Ordine et de Matrimonio</i>	»	0 70
A missionis pretio solutum	»	0 80

<i>Elementa theologiae sacramentariae dogmatico canonico-moralis</i>	»	3 —
A missionis pretio solutum	»	3 50

<i>De jure Missionariorum</i>	»	0 90
A missionis pretio solutum	»	1 —

<i>Addenda et mutanda in tractatu de Matrimonio</i>	»	0 30
A missionis pretio solutum	»	0 40

PISCETTA ALOYSIUS Sacerdos

<i>De jejunii et abstinentiae lege juxta decretum 5 septembris 1906.</i>	Libellae	0 10
Decretum cum commentario		
A missionis pretio solutum	»	0 15

Theologiae moralis elementa.

<i>Vol. 1^{um} De actibus humanis, de conscientia, de legibus, de peccatis et</i> <i>de censuris</i>	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

<i>Vol. 2^{um} De virtutibus theologicis et de virtute religionis, de prudentia,</i> <i>temperantia ac fortitudine</i>	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

<i>Vol. 3^{um} De justitia et jure, de iniuriis et de restitutione, de contractibus,</i> <i>de obligationibus peculiaribus</i>	»	2 50
A missionis pretio solutum	»	2 75

PAGLIA FRANCISCUS SacerdosBrevis theologiae speculativae cursus.

Tomus primus: De vera religione, quatuor tractatus complectens:

a) <i>De religione naturali.</i>	} Volumen unicum Libellae	2	5	
b) <i>De revelatione in genere.</i>		} A missionis pretio solutum »	2	7
c) <i>De revelatione mosaica.</i>				
d) <i>De revelatione christiana</i>				
Tomus secundus: De locis theologicis, quatuor tractatus complectens:				
a) <i>De vera ecclesia.</i>	} Volumen unicum »	2	5	
b) <i>De sacra scriptura.</i>		} A missionis pretio solutum »	2	75
c) <i>De divina traditione.</i>				
d) <i>De ratione humana.</i>				
Tomus tertius: De Deo uno, trino et creatore, tres tractatus complectens:				
a) <i>De Deo uno.</i>	} Volumen unicum »	2	50	
b) <i>De Deo trino.</i>		} A missionis pretio solutum »	2	75
c) <i>De Deo creante.</i>				
Tomus quartus: De Deo redemptore, quatuor tractatus complectens:				
a) <i>De divina incarnatione.</i>	} Volumen unicum Libellae	2	50	
b) <i>De gratia Christi.</i>		} A missionis pretio solutum »	2	75
c) <i>De vita aeterna.</i>				
d) <i>De gloria Sanctorum.</i>				

PHILOSOPHIA ET JUS ECCLESIASTICUM.

CONNELLI ARTHURUS Sacerdos

Compendium philosophiae generalis seu fundamentalis »	2	—
A missionis pretio solutum »	2	25

VARVELLO FRANCISCUS Sacerdos

Institutiones philosophiae.		
Pars I tractabit de Logica et Ontologia.		
Pars II: Metaphysica specialis, seu cosmologia, pneumatologia et Theodicea (<i>sub prelo.</i>)		
Pars III: Ethica et jus naturae.		
Vol. I: <i>Complectens Ethicam</i> »	2	50
A missionis pretio solutum »	2	75
Vol. II: <i>Jus naturae</i> »	6	—
A missionis pretio solutum »	6	75

HISTORIA SACRA ET ECCLESIASTICA.

BOSCO Ven. JOANNES Sacerdos

Epitome historiae ecclesiasticae. In latinum sermonem convertit J. B. Francesia Sacerdos »	1	50
A missionis pretio solutum »	1	75

SULPICIIUS SEVERUS

Historiae Sacrae. Libri II cum adnotationibus J. Tamietti »	0	40
A missionis pretio solutum »	0	50

ADVERTENTIAE. — Omnes hae editiones prostant tantum apud Società Editrice Internazionale per la diffusione della Buona Stampa in Corso Regina Margherita 174-176 a TORINO (Italia) ad quam epistolae et pretia mittenda sunt. — Pretia missionis aucta sunt tantum pro singulis exemplaribus. — Fit deductio tantum pro magnis emptionibus: tum publici cursoris impensae emporibus imputantur separatim. — Deductio fit pretii librorum non autem publici cursoris impensarum. — Instituta, Collegia, Seminaria deductione fruuntur.